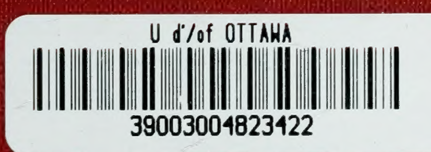


U d'/of OTTAWA
39003004823422

Marie-Claire Daveluy

La Captivité de Charlot

LA CAPTIVITÉ DE CHARLOT

Marie-Claire DAVELUY

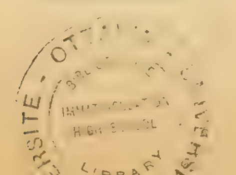
LA CAPTIVITÉ DE CHARLOT

Dessins de James McISAAC



GRANGER FRÈRES

MONTRÉAL



Imprimé au Canada

Printed in Canada

AVANT-PROPOS
de la nouvelle édition

En ce récit, petits Canadiens, vous verrez Charlot reprendre sa vie aventureuse. Son caractère se trempe, son cœur acquiert du courage, son esprit d'initiative se révèle. Il se forme à une école ou l'on enseigne avant tout l'héroïsme, c'est-à-dire à tout sacrifier, pour que vive ce beau pays catholique et français: la Nouvelle-France.

Marie-Claire DAVELUY



I

LE TEMPS PASSE...

LE surlendemain de la course du 18 août 1636 s'effectue le départ pour Québec. M. de Montmagny se joint au groupe de MM. de Repentigny et de la Poterie. Les frêles embarcations glissent, rapides, sur le fleuve. La température se montre si favorable qu'elle permet aux voyageurs d'atteindre les rives de Québec en deux jours.

L'abbé de Saint-Sauveur, Perrine et Charlot, Julien l'idiot, gravissent les premiers la dure falaise. Le coteau Ste-Geneviève et la maison de Jean Bourdon apparaissent bientôt. On hâte le pas. Charlot reprend sa place accoutumée sur les épaules de Julien.

Mais quelle n'est pas leur surprise de n'apercevoir personne sur le seuil de la maison pour leur souhaiter la bienvenue. On entre. Personne non plus dans la grande salle. L'abbé de Saint-Sauveur, inquiet frappe au salon de Mme Le Gardeur. Enfin... l'on vient, la porte s'entr'ouvre, mais Catherine de

Cordé, tout en les saluant d'un sourire, met un doigt sur sa bouche et leur impose silence. De plus en plus mystifié, on suit la vieille dame. Et alors, qu'aperçoit-on près de la fenêtre favorite de Mme Le Gardeur! Un berceau, oui, c'est bien cela, un berceau sur lequel est penchée Madame Bourdon. Sa figure rayonne d'un tel bonheur que Perrine devine aussitôt. « C'est Madame Jacqueline, sûrement, se dit-elle, qui est la maman du petit être qui dort dans son nid douillet ». Perrine embrasse la jeune mère, et se perd dans la contemplation du merveilleux poupon, « un petit garçon », lui souffle Jacqueline Potel.

Charlot, au comble de la stupéfaction, ne quitte pas la scène des yeux. Les mains derrière le dos, la bouche entr'ouverte, il regarde maman et poupon. C'est qu'il n'y comprend rien, là! « Ah! ça, d'où vient-il ce petit, petit enfant? »

Il s'approche de Madame Le Gardeur qui cause à voix basse avec l'abbé de Saint-Sauveur.

CATHERINE DE CORDÉ, *prenant Charlot contre elle.*

Eh bien! Charlot, que dis-tu de la mignonne créature qui nous est venue du ciel en ton absence?

CHARLOT, *gravement.*

Je suis content, Madame, oh! bien content. Mais c'est à qui donc on a fait ce présent?

CATHERINE DE CORDÉ

A Madame Jacqueline. Vois-tu, elle n'a pas eu, comme moi, le bonheur de rencontrer sur sa route,

une jolie Perrine, un bon et aimable Charlot. Alors, ses bras si tendres demeuraient vides. Elle se sentait malheureuse. La Providence n'a plus voulu qu'elle ait du chagrin. Elle lui a envoyé ce ravissant poupon à chérir.

CHARLOT, *toujours grave.*

Et M. de Saint-Jean, est-ce qu'il est content, lui aussi? Car il faut bien qu'il soit le papa du petit garçon, puisque Madame Jacqueline est la maman.

CATHERINE DE CORDÉ

M. de Saint-Jean est très heureux, ne crains rien. Tu verras comme ses yeux brillent chaque fois qu'il regarde vers le berceau.

CHARLOT

Il ne va pas dormir sans cesse le poupon, Madame, n'est-ce pas? Je voudrais voir ses yeux.

CATHERINE DE CORDÉ

Non, il s'éveillera bientôt. Mais peut-être a-t-il *(elle sourit).* voulu laisser à mon gentil Charlot l'occasion de me narrer le récit de son voyage aux Trois-Rivières. J'ai hâte de l'entendre.

CHARLOT

Oui, oui, c'est cela, Madame. Je viens.

Et l'enfant à pas assourdis, très lents, apporte son tabouret et s'assoit aux pieds de la vieille dame. Il cause sans élever la voix. L'abbé de Saint-Sauveur s'éclipse. Il entend la voix de Jean Bourdon.

L'émerveillement de Charlot n'a pas de cesse. Dès que les leçons de catéchisme et de grammaire que lui donna l'abbé de Saint-Sauveur, ne le retiennent plus, il vient s'asseoir près du berceau. Il chante ou fait mille gentillesses, espérant gagner les faveurs du petit Jacques. Ce dernier se montre longtemps récalcitrant. Charlot ne se rebute pas. Et lorsque, enfin, il obtient un des premiers sourires du bébé, il déclare fièrement qu'il a gagné une bien difficile victoire auprès de son protégé.

L'automne, en cette année 1636, est doux, agréable, pas trop pluvieux. Les enfants, sous la surveillance d'Olivier Le Tardif et de Julien font de longues promenades dans les bois. Ils ne peuvent croire, vraiment, à la féerie de couleurs à laquelle ils assistent. Érables, ormes et bouleaux se transforment chaque jour. Puis, c'est la chute des feuilles. Leurs petits pieds enfoncent dans l'épaisse jonchée multicolore. Mais, tout cela, qu'est-ce en comparaison de l'enthousiasme, de l'étonnement, ressentis à la première chute considérable de neige! On est aux environs de la Sainte-Catherine. Se peut-il que la terre, les arbres et les maisons se couvrent d'un tel fardeau moëlleux, éblouissant? Charlot reproche à Julien de fouler avec trop de sans-gêne le beau tapis que la nature vient d'étendre partout. Un soir, Olivier Le Tardif apparaît avec des souliers de chevreuil et deux paires de raquettes montagnaises. Un cadeau aux petits, quoi!... Charlot bat des mains et procède à l'essayage. Cela semble embarrassant

tout d'abord, mais au retour d'une course en pleine forêt, à la file indienne, Charlot ne boude plus ses chaussures « nouveau genre ». Il est ravi de la vitesse qu'elles procurent.

La neige au commencement de décembre se met à tomber avec une abondance telle qu'elle élève de hautes murailles tout autour de la maison de Jean Bourdon. On demeure plusieurs jours sans sortir. Perrine et Charlot s'intéressent au travail de M. de Saint-Jean, de l'abbé de Saint-Sauveur et de Julien qui pratiquent en quelques jours une large brèche dans la muraille blanche. Puis un chemin est tracé, et bientôt, facilement, on peut se rendre à la maison la plus rapprochée, chez Madame Hubou, (Marie Rollet).





II

LE PENSIONNAT DU COTEAU SAINTE-GENEVIÈVE

LE père Le Jeune avait exprimé le désir de voir mesdames Le Gardeur, de Repentigny et de la Poterie, assister au cours qu'il donnait, chaque semaine, chez madame Hubou. Il réunissait pour la circonstance des enfants sauvages, filles et garçons, et tous les petits Français et les petites Françaises. Cela donnait de l'émulation aux enfants des bois qui désiraient imiter les élèves de France. Le jésuite ajoutait, souriant malgré lui, des mots pompeux : « Mesdames, souvenez-vous que vous entrerez ce jour-là, au « pensionnat du coteau Sainte-Geneviève ». Ah !... continuait-il, quelle joie j'ai ressentie lorsque, cet été, madame Hubou a bien voulu prendre la direction de notre premier et modeste séminaire. Six huronnes, comme vous le savez, le composent. Quelle diplomatie j'ai dû déployer pour décider les parents à nous laisser leurs enfants ! Le gouverneur, M. de Montmagny, et Jean Nicolet, si influent auprès

des sauvages, m'ont prêté main-forte. « Cela me semble un vrai coup de Dieu, puis-je ajouter!... Je suis reconnaissant aussi à Guillaume Hubou et à Olivier Le Tardif qui paient la pension de deux des Huronnes comme nous le faisons, nous, pour les autres qui sont au logis ».

« Ainsi, continua le père, avec l'aide que nous apporte madame Hubou, qui est une femme instruite et versée dans les langues sauvages, nous pourrons suppléer quelques temps encore à l'absence des religieuses. Venez donc au pensionnat, Mesdames, aussitôt que vous le pourrez. Vous y verrez même, finit-il en riant, un négrillon qui a été laissé jadis par les Anglais à la famille de madame Hubou. Je lui apprends l'alphabet. Il est d'une ingénuité délicieuse! »

Par un après-midi très doux de décembre, Mme Le Gardeur, Perrine et Charlot entrent donc chez Marie Rollet. Mmes de Repentigny et de la Poterie s'y trouvent avec leurs enfants et deux petits Couillard blonds et rieurs. On n'attend plus que le père Le Jeune et ses petits sauvages, dans la grande salle où sont assises silencieuses, droites, les yeux curieux, les six Huronnes.

Marie Rollet s'empresse auprès de Catherine de Cordé. Elle lui exprime sa joie de la voir en sa vieille maison, remplie de souvenirs.

Enfin, la voix du père Le Jeune se fait entendre.

Il entre à la tête de ses étranges élèves, qui baissent aussitôt la tête, intimidés par la présence



« Ne veux-tu pas être chrétien et baptisé, petit ? » demande Marie Rollet

des trois grandes dames. Le jésuite s'excuse en quelques mots de son retard. La classe s'ouvre par le signe de la croix. Puis c'est la récitation de l'Oraison dominicale, qui est suivi du Symbole des Apôtres. Le père chante quelques strophes en langue sauvage. Il donne ensuite des explications sur le catéchisme. Il demande à Mme Hubou de questionner un peu tout ce petit monde-là, un examen imprévu, quoi!

MARIE ROLLET

Nous parlerons du sacrement de Baptême, mes enfants. Le père vous a bien fait comprendre, n'est-ce pas, à sa dernière leçon, quelle grâce il nous apportait.

Après diverses questions, à droite, à gauche, auxquelles on répond assez bien, Marie Rollet appelle le petit nègre, qui la regarde, depuis quelques instants, avec crainte et effroi.

MARIE ROLLET

Voyons, petit, qu'as-tu à me regarder ainsi? Réponds franchement?... Ne veux-tu pas être chrétien et baptisé? Tu serais comme l'un de nous?

LE PETIT NÈGRE, *de plus en plus effrayé.*

Comme l'un de vous!... Oh!...

(Il se met à trembler).

Vous m'écorcherez, alors.

A ces paroles, les rires éclatent. L'enfant devient confus. Il va pleurer.

MARIE ROLLET

Que veux-tu dire, petit? Parle sans crainte.

Elle le presse contre elle. Elle relève sa tête, lui sourit avec bonté, afin de l'encourager.

LE PETIT NÈGRE, *lentement.*

C'est que... Madame Hubou, vous dites que par le baptême, je serai comme vous... Je suis noir, vous êtes blancs!... Il faudra donc m'ôter la peau pour devenir comme vous.

Les rires reprennent de plus belle. Marie Rollet les fait cesser et explique à l'enfant son erreur. Il comprend qu'il se trompe et finit par rire avec tous.

De quelle bonté, de quelle patience font preuve le père Le Jeune et Marie Rollet! Sans se lasser ils reprennent les mêmes avis, les mêmes leçons! La docilité, la profonde attention de l'auditoire les compensent de leur peine. On entendrait trotter une souris par la pièce. Une heure et demie s'écoule ainsi. Le père Le Jeune donne enfin le signal du départ. Madame Le Gardeur s'approche, émue, du jésuite et de Marie Rollet. Elle leur tend la main. « Ah! dit-elle, que nous sommes édifiées des professeurs! »

LE PÈRE LE JEUNE

Comment donc, Madame! Je suis le plus heureux des « régents »... « Je ne changerais pas mes petits écoliers pour le plus bel auditoire de France! » Et madame Hubou, notre première institutrice canadienne, partage mon enthousiasme.

MADAME DE REPENTIGNY

Nous vous remercions tout de même, père et vous aussi, Madame, de la leçon de charité chrétienne que vous donnez à nos enfants...

(Souriant.)

Et nous aussi nous en profiterons.

(S'adressant à Madame Le Gardeur.)

N'est-ce pas, chère mère?

CATHERINE DE CORDÉ

Oui, Marie, vous avez raison.





III

MARIE ROLLET

LE père Le Jeune sur les derniers mots de madame Le Gardeur quitte l'hospitalière maison de Marie Rollet avec les petits sauvages. Les autres s'attardent. Perrine s'exclame près de la large fenêtre, au fond de la maison. « Oh! que la vue est belle d'ici! Que nos yeux plongent au loin! Charlot, vois là-bas, un tout petit, petit navire dans les glaces ».

MARIE ROLLET, *s'approchant.*

Un jour, mes enfants, il y a de cela bien longtemps, j'aperçus, moi aussi, un tout petit navire. Il venait vers nous. Nous étions au printemps. A sa vue, mon cœur pensa se briser de joie dans ma poitrine! Ce tout petit navire nous apportait avec le drapeau blanc de France, la liberté et le bonheur. Le règne de l'Anglais prenait fin.

CHARLOT

Comment! les Anglais avaient pris le Canada, notre Canada à nous? Oh!...

JEAN-BAPTISTE DE REPENTIGNY

Où donc ils étaient, Madame, les soldats du gouverneur avec leurs canons? Pourquoi ils ne se battaient pas?

CHARLOT

Et M. Olivier?

CATHERINE DE REPENTIGNY

On ne s'est pas défendu? Des Anglais, pourtant, ça ne fait pas peur à des Français.

MARIE DE LA POTERIE

Ça, c'est sûr.

CHARLOT

Moi, si j'étais grand comme M. de Normanville, je serais si bien un Français que je n'aurais pas peur... du diable, là!

PERRINE

Ne parle pas ainsi, Charlot

LOUIS COUILLARD *(joli enfant blond de sept ans).*

Grand'mère, venez, racontez-nous ce qui vous est arrivé, il y a de cela très longtemps.

(Le petit garçon attire Marie Rollet dans un fauteuil.)

ÉLISABETH COUILLARD *(une mignonne de six ans).*

Grand'mère, racontez-nous, vite.

Les enfants font cercle autour de Marie Rollet. Les six Huronnes, un peu à l'écart, se penchent sur des travaux à l'aiguille. Catherine de Cordé, Mmes de Repentigny et de la Poterie distribuent des conseils aux travailleuses. Le silence s'établit. L'atmosphère est propice pour un récit. Mais Marie

Rollet ne se décide à prendre la parole que sur un sourire d'acquiescement de l'aïeule, Catherine de Cordé. Elle parle alors longuement des temps difficiles de jadis. Avec de pitoyables exclamations, les enfants apprennent la famine de l'an 1628, alors que chacun n'avait pour toute nourriture quotidienne qu'une mince ration de pois cuits à l'eau. Et impossible de recevoir des secours de France !... Les Kertk, des huguenots français au service de l'Angleterre, s'emparaient des vaisseaux au passage. Puis, les petites mains se lèvent, se crispent de colère. C'est la capitulation de Québec, un an plus tard, que l'on raconte. Quoi ! Champlain si brave, si fier, qui aimait le Canada plus que tout au monde, devoir se rendre ainsi !... Hélas ! il fallut bien remettre les clefs du fort aux frères Kertk, par l'entremise de M. Olivier. Pour le moment les Français étaient les plus faibles. Cela ne devait pas durer. Cela ne dure jamais avec des Français ! La voix de Marie Rollet se fait grave et émue.

MARIE ROLLET

Mes chers petits, l'heure du départ sonne bientôt. Les vainqueurs, vous le comprenez, ne veulent ni de M. de Champlain, ni des soldats, ni de nos missionnaires. On s'embarque en silence. Quelle tristesse !

CHARLOT, *vivement.*

Mais vous êtes restée, vous, Madame? M. Olivier m'a dit : « Mme Hubou n'a jamais quitté le Canada. C'est une belle et vraie Canadienne, petit ! »

CATHERINE CORDE, *souriant de loin à Charlot.*

Charlot, mon mignon, avec toi, au moins, les secrets aimables ne sont pas gardés.

MARIE ROLLET

Je suis demeurée ici, en effet, aux jours du malheur, avec mon gendre Guillaume Couillard, ma fille Guillemette, leurs enfants et mon jeune fils Guillaume. Quelques autres personnes, que notre exemple encouragea, prirent la même résolution. Et si je suis demeurée, enfants, c'est que la terre canadienne était devenue pour moi tout l'univers. Je ne voyais rien au-delà de sa forêt, de ses pins et de ses érables, de ses pâles ciels d'automne, de ses hivers éblouissants, de ses étés brûlants mais féconds. J'y étais venue de plein gré, voyez-vous, avec joie! J'avais travaillé sans répit, soit à mon foyer, soit au dehors auprès des sauvages, qui ne connaissaient pas Dieu et n'avaient pas la moindre notion de bien-être.

Et puis, mon premier mari, Louis Hébert, ma fille aînée, Anne, son époux, Étienne Jonquest, dormaient paisiblement leur dernier sommeil à l'ombre de la chapelle des récollets! Il ne fallait pas que leur repos fût troublé, si ce n'était par des voix françaises, très douces, s'interpellant au-dessus des fosses fleuries... Le sol canadien, me semblait bien à nous, Français, et, tôt ou tard, me disais-je, on saura le reprendre... Au retour des compatriotes, ne devait-il pas se trouver un visage ému de France pour accueillir les nôtres, et leur remettre le dépôt des chers

souvenirs? Trois années durant, je m'enfermai dans ma maison de Québec. La confiance que Dieu viendrait à notre secours, l'espoir d'une revanche donnaient des forces à mon cœur. Mais souvent, mes yeux pleuraient!... Chaque jour, sans y manquer, je m'accoudais, pensive, auprès de cette fenêtre... Au printemps, je devenais haletante... Viendrait-il, enfin, ce vaisseau au-dessus duquel claquerait, joyeux, le drapeau fleurdelisé? Par un clair matin de juin, je fus exaucée. Mes petits...

Marie Rollet s'interrompt. Comme jadis des larmes voilent ses yeux. Elle revit des moments intenses, uniques!... Les enfants, d'un commun accord, se rapprochent. Ils regardent avec affection, cette matrone au cœur pieux et chaud. Dominant son émotion Marie Rollet se lève, ouvre une porte à droite et les invite à la suivre.

MARIE ROLLET

Voyez cette pièce! Ne vous semble-t-elle pas ainsi qu'un sanctuaire? Ce bahut, sur lequel est dressée une chapelle, servit au retour des Français, en 1632, de pierre d'autel. Le père Le Jeune, au débarqué, me fit cet honneur de célébrer dans la maison du premier colon, la messe d'action de grâces. Enfants, il faut avoir assisté à cette émouvante cérémonie pour comprendre de quels soins religieux je dois entourer cette chambre! Elle a été témoin d'une grande douceur de la Providence envers les miens, les vivants et les disparus!

PERRINE, *embrassant Marie Rollet.*

Madame Hubou, comme nous vous aimons! C'est si beau ce que vous avez fait! Vous avez veillé sur le Canada comme une maman sur un berceau.

CHARLOT

Oui, et nous ferons comme vous, Madame. Nous ne quitterons jamais ce pays! Car, c'est certain,

(Il redresse la tête.)

il faut qu'il y ait des Français, ici, il faut qu'il y en ait

(Il cherche.)

jusqu'à la fin du monde n'est-ce pas, Perrine?

MARIE ROLLET, *souriant.*

C'est peut-être long, petit. Mais nos découvreurs et nos missionnaires l'ont bien mérité.

TOUS LES ENFANTS

Et vous aussi, madame Hubou.

CATHERINE DE CORDÉ, *s'approchant.*

La belle Normandie, Charlot, qu'en fais-tu? Et M. le curé d'Offranville?

CHARLOT

Je les aime, allez, Madame. Seulement, il n'y a pas de neige, là-bas, à Offranville, pas de raquettes, pas de traînes sauvages!... J'aime toutes ces choses!... Il n'y a pas non plus,

(Charlot baise la main de la vieille dame.)

de Madame de Cordé?

MADAME DE LA POTERIE

Le premier hiver canadien accomplit déjà son miracle auprès de Charlot. C'est plus difficile, quant à nous! Quel froid!

MARIE ROLLET

On s'y fait, Madame. Ce climat rigoureux est sain.

MADAME DE REPENTIGNY, *qui regarde par la fenêtre.*

Voilà Julien avec une longue traîne sauvage, comme les aime Charlot.

(Se tournant vers Catherine de Cordé.)

Ma mère, il est temps, je crois de faire nos adieux et de remercier madame Hubou qui nous a reçues avec tant de grâce et d'émotion... Le Canada renferme de belles âmes! Et la première Canadienne ne pouvait manquer d'être richement douée!

CATHERINE DE REPENTIGNY

Madame Hubou, pourquoi l'on vous appelle toujours la première Canadienne?

(Et la mignonne tout en posant cette question offre son front à baiser.)

MARIE ROLLET

Parce que, ma chérie, j'ai habité la terre d'Amérique avant toute autre! Mon premier mari m'y a amenée en 1606, en Acadie. Parce que, aussi, plus tard, cette maison fut le premier foyer véritable que l'on ait connu dans la Nouvelle-France. Tu comprendras mieux ces choses quand tu seras grande. Je suis fière de mon titre, très fière, enfant.

On se couvre de chaudes pelisses. On prend congé des pensionnaires du coteau Ste-Geneviève. Les Huronnes sourient aux fines et fraîches figures des enfants! Et Marie Rollet en leur nom, obtient la promesse d'une nouvelle et prochaine visite.





IV

L'ENLÈVEMENT DE CHARLOT

L'HIVER s'écoule sans incident, sauf le mariage de Marie Le Neuf. La jeune fille épouse, aux Trois-Rivières, par un glacial matin de décembre, Jean Godefroy. La rigueur de la température retient chacun à la maison, au coin du feu. Aux Trois-Rivières comme à Québec, les bûches flambent dans les vastes cheminées, et cependant, elles semblent n'avoir aucune puissance sur le froid qui paralyse choses et gens.

Qu'il paraît long, à ces Français, le rude hiver canadien! Charlot s'inquiète. « Le printemps reviendra-t-il jamais? L'herbe, les mousses de la forêt, les fleurs, l'eau verte du Saint-Laurent, est-ce que tout cela ne reparaîtra plus? » M. Olivier plaisante doucement Charlot. Un petit Canadien sans patience et sans espoir devant le long hiver, cela ne s'est jamais vu!

Enfin, avec mars, très hâtif, le printemps s'annonce. La neige disparaît rapidement sous le chaud

soleil. Le dix-neuf, fête du patriarche Saint Joseph, patron du Canada depuis l'époque des récollets, de belles réjouissances sont organisées, sur l'ordre de M. de Montmagny. Outre les cérémonies du matin à Notre-Dame-de-Recouvrance, il y a le soir, feux de joie et d'artifice. Jamais l'on a vu dans la Nouvelle-France un pareil spectacle! L'organisation des fêtes avait été confiée à l'ingénieur Jean Bourdon. Aidé du sieur de Beaulieu, M. de Saint-Jean (Jean Bourdon) avait dressé de splendides machines lumineuses. « Le petit château, entre autres, qui était fort bien proportionné, enrichi de diverses couleurs, flanqué de quatre tourelles remplies de chandelles à feu et entouré de seize grosses lances à feu, revêtues de saucissons, attiraient les regards. A l'entour de cette forteresse en miniature, n'avait-on pas mis à égale distance quatre grosses trompes, d'où l'on vit sauter treize douzaines de serpenteaux, sortant six à six avec une juste distance, et quatre douzaines de fusées qui se devaient enlever douze à la fois! »

Quel succès, lorsque, la nuit descendue on procède à l'illumination. « Le sieur de Beaulieu présente un boutefeu à M. le gouverneur qui allume la machine. Les Hurons chuchotent: « Les Français sont plus puissants que les démons, ils commandent au feu! Hé! s'ils veulent brûler les bourgades de leurs ennemis, ils auront bien tost fait ». Le père Le Jeune est ravi. Il déclare que les plans de M. l'ingénieur seront envoyés en France pour être gravés, puis insérés dans la prochaine Relation.

Quelques jours plus tard, on entre dans la Semaine Sainte. Quelle ferveur parmi les Canadiens et les sauvages convertis! De bonne heure dans l'après-midi du vendredi saint, Olivier Le Tardif, Julien et Charlot se rendent chez les jésuites. Ils sont porteurs de messages. On parle peu en route, par respect pour ce jour douloureux à toute âme chrétienne. Au détour d'un chemin, un capitaine sauvage récemment converti, mais dont le caractère enclin à la colère n'empêche qu'il n'ait des démêlés, même avec le doux M. Olivier, s'avance vers eux. Sa figure révèle de la confusion et du chagrin. On s'arrête.

LE CAPITAINE SAUVAGE, *à Olivier Le Tardif.*

Réponds-moi, je te prie, sais-tu bien l'Oraison que le fils de Dieu a faite et qu'on m'a enseignée?

OLIVIER LE TARDIF

Je la sais bien en effet.

LE CAPITAINE SAUVAGE

Ne la dis-tu pas, quelquefois?

OLIVIER LE TARDIF

Je la dis tous les jours.

LE CAPITAINE SAUVAGE

Ces mots ne sont-ils pas dans cette Oraison: « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés? »

Olivier La Tardif saisit vite le sens des paroles du sauvage. « De quelle finesse, songe-t-il, fait preuve

ce barbare! » Il se départit de sa froideur et s'approche en souriant du Huron. Lui donnant l'accolade, il l'assure qu'il lui pardonne de tout cœur la faute qu'il a commise à son égard. Le sauvage, tout joyeux, fait alors route avec eux ». Tout de suite s'écrie-t-il, je vais annoncer au père Le Jeune notre réconciliation. Cela me brûlait le cœur d'être fâché contre toi », conclut-il. A Charlot qui le considère gravement le Huron donne un petit tomahawk.

Olivier Le Tardif s'attarde chez les jésuites. En l'attendant Julien et Charlot font une longue promenade. Un matelot que l'on rencontre, attire Julien à l'arrière de la propriété des pères. Il l'entretient de choses qu'il aime. Charlot s'impatiente. Lâchant la main de Julien, il annonce qu'il entre au couvent pour en ramener tout de suite M. Olivier. Julien suit l'enfant des yeux. Il sait qu'il n'a qu'à contourner le mur à droite pour être en sûreté. Il veut tout de même l'accompagner. Son compagnon le raille sur ses fonctions de bonne d'enfant. Piqué au vif, Julien riposte. Le matelot lui tape sur l'épaule, le calme, l'adoucit, et peu à peu l'entraîne vers les magasins. L'on fera une partie de trictrac. Julien se rassure, d'ailleurs. Charlot doit être maintenant auprès de M. Olivier. Il s'éloigne...

Hélas! non, Charlot n'est pas avec M. Olivier! Ce mur qu'il lui fallait contourner à droite sert aux mauvais desseins de deux Iroquois. Avec l'agilité et la promptitude coutumières de leur race, apercevant Charlot, ils le saisissent. L'un d'eux appuie forte-



Apercevant Charlot, les Iroquois le saisirent...

ment la main sur sa bouche tandis que l'autre le garrotte. On lui enfonce dans la bouche une boulette d'étoffe, le plus grand des deux sauvages le charge sur son dos... et en route! Les bois sont près et permettent aux ravisseurs d'accomplir avec sûreté leur crime.

Pauvre Charlot! Il ne se trouve personne pour voler à son secours. Julien ne le croit-il pas avec M. Olivier? Et M. Olivier ne le sait-il pas en la compagnie de Julien? Plusieurs heures qui eussent été efficaces en recherches, sont perdues. Pauvre Charlot!

Lorsque Julien, enfin, quitte les magasins, sonne chez les pères, et demande M. Olivier et Charlot, hé! qu'apprend-il donc? Que M. Olivier est retourné à sa maison depuis longtemps,... sans Charlot! On n'a pas vu Charlot au couvent! Mais non!... « Pas vu Charlot, bégaie Julien, en reculant, les yeux pleins de détresse! Pas vu Charlot! » répète-t-il encore. Puis, avec un cri semblable à un rugissement, il s'enfuit.

Olivier Le Tardif, heureusement, est à sa maison. Il ouvre lui-même la porte. A la mine terrifiée de Julien, à ses mains tremblantes qu'il tord, le jeune homme pressent un malheur. Il saisit le bras du matelot: « Julien, qu'y a-t-il, vite, dis-moi? »

Le matelot le regarde, angoissé, puis articule avec peine: « Charlot! »

OLIVIER LE TARDIF, *le secouant.*

Allons, remets-toi, Julien. Où est Charlot? Car c'est de Charlot qu'il s'agit n'est-ce pas?

(Le matelot fait signe que oui.)

L'enfant n'est pas ici. Que veux-tu dire, voyons?

Aux explications un peu confuses de l'infirme, Olivier Le Tardif comprend enfin ceci : Charlot, voulant rejoindre M. Olivier chez les pères, a quitté Julien près du couvent, tourné le mur à droite, puis... n'a plus été revu. « Par personne, par personne » répète l'idiot qui se remet à gémir.

OLIVIER LE TARDIF, *un peu impatient.*

Julien, cesse donc de te lamenter. Suis-moi plutôt. Nous allons explorer les alentours de Notre-Dame-des-Anges. Il est étonnant, vois-tu, que les Iroquois, si ce sont eux qui ont fait le coup, aient pu surgir si vite et disparaître sans laisser de traces.

JULIEN L'IDIOT, *se retenant, les mains crispées, à une chaise.*

M. Olivier, ils... ils ne l'ont pas... tué,... les vilaines bêtes!

(Ses yeux pleins d'épouvante et de douleur, semblent sortir de leurs orbites.)

OLIVIER LE TARDIF, *vivement.*

Non, non, mon brave Julien. N'aie pas de ces terreurs. Les sauvages s'en prennent rarement aux enfants.

Par pitié le jeune homme s'exprime avec conviction, à voix haute et claire. Mais comme son cœur se serre! Il sait de quelles cruautés sont capables les

Iroquois, leur ennemis acharnés. Souvent même, les enfants sont maltraités à cause d'eux. Avec un soupir, car lui aussi chérit Charlot qui le lui rend en gentillesses et en confiance, le jeune homme décroche du mur un mousquet, saisit sur le bahut deux pistolets, et s'arme rapidement. Il recommande à Julien d'en faire autant. Avant de quitter la maison, dans un geste furtif, le matelot glisse, dans son sac une miche de pain et du fromage, demeurés sur la table. Pauvre Julien, méditerait-il de suivre Charlot, et redouterait-il la famine plus que tout autre danger, dans l'immense forêt canadienne?

En silence, Olivier Le Tardif et Julien reprennent la route du couvent. Deux fois ils font le tour de la haute palissade de bois qui protège « la résidence » des jésuites. Rien. Aucun indice. Julien fait quelque pas dans la direction des bois. Il pousse soudain un cri, et son index désigne un objet brillant, au pied d'un pin. Olivier Le Tardif s'approche.

JULIEN L'IDIOT

M. Olivier, le tomahawk du petit! Le cadeau du sauvage.

(Il le ramasse et jalousement le passe à sa ceinture.)

OLIVIER LE TARDIF

Et, vois ici, Julien, des pistes nombreuses.

(Il se penche.)

Les misérables se sont mis à deux pour enlever l'enfant. Tiens! ils se sont enfuis de ce côté. Suivons les pistes.

JULIEN L'IDIOT, *d'une voix qui tremble d'émotion.*

Alors, M. Olivier, alors, c'est bien vrai? Charlot niche avec ces bandits? J'espérais...

OLIVIER LE TARDIF

Hélas! mon pauvre Julien! J'ai peur, en effet, qu'il en soit ainsi.

Le jeune homme n'ose plus regarder son compagnon, tant il devine l'affreuse torture de son cœur. Charlot, mais n'est-il pas la raison même de vivre de l'infirme, son rayon de soleil, la douceur de son âme d'isolé, l'objet d'un dévouement et d'une affection sans bornes? Avec son sourire d'enfant affectueux et bon, Charlot pouvait tout obtenir de Julien. Avec bonheur, l'infirme aurait payé de son sang, non seulement la sécurité du petit, cela allait de soi, mais la moindre de ses joies enfantines.

Le jour baisse peu à peu. Après une demi-heure de marche, aux alentours d'un marais qui s'étend à perte de vue, les traces disparaissent. Olivier Le Tardif se tourne vers le matelot.

OLIVIER LE TARDIF

Nous allons rebrousser chemin, Julien. Nous ne pouvons plus rien à nous deux. D'ailleurs l'obscurité sera complète, intense dans une heure. Hâtons-nous vers le fort. Ce soir, nous organiserons une battue générale dans les bois et les soldats nous accompagneront. La plupart sont des amis, des frères pour moi. Je leur demanderai...

Mais le matelot secoue la tête. Écrasé au pied d'un arbre, le visage enfoui dans ses mains, il s'abandonne au plus navrant désespoir. Ni les prières, ni les commandements du jeune homme ne peuvent le tirer de son attitude prostrée. Une seule fois, il relève sa figure ravagée et fixe le jeune commis avec des yeux fous : « M. Olivier, parvient-il à dire, je ne retournerai pas sans Charlot chez Mme de Cordé. Je n'y retournerai jamais, sans lui, jamais !... Et puis mademoiselle Perrine, oh ! M. Olivier, mademoiselle Perrine, comment revoir ses grands yeux qui me demanderont sans cesse le petit... » De grosses larmes glissent, pressées, sur les joues de l'infirme. Olivier Le Tardif détourne la tête. Cette douleur fait mal à voir.

A regret, le jeune homme le quitte. « Pour quelques instants seulement, remarque-t-il. Promets-moi de m'attendre, Julien, sois raisonnable. Je vais organiser du secours. Il faut tout tenter, tu le sais bien ». Julien ne lui répond pas.

Au pas de course, Olivier Le Tardif reprend le chemin de Québec. Il donne l'alarme au fort, et rapidement groupe les soldats. A la lueur des torches, la forêt est fouillée en tous sens. Des cris sont jetés, des appels retentissent, les arbres sont secoués. Tout est inutile. Les bois gardent leur secret, et les ravisseurs leur victime. Hélas ! personne ne revoit, non plus, le pauvre Julien. Le matelot a exécuté sa farouche résolution : ne plus reparaître sans Charlot.

Vers onze heures, alors que tout espoir est bien perdu, Olivier Le Tardif gravit le coteau Sainte-Geneviève. Quelle douloureuse mission il lui reste à remplir!

A quelques pas de la maison, il aperçoit l'abbé de Saint-Sauveur qui regarde avec inquiétude de côté et d'autre. Jean Bourdon se voit également sur le seuil de la porte. « Allons, pense Olivier Le Tardif, l'on a déjà le pressentiment d'un malheur ». Il se hâte. M. de Saint-Sauveur le voit et s'empresse à sa rencontre.

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR

M. Olivier, c'est la Providence qui vous envoie. L'inquiétude nous ronge le cœur. Dites...

Mais devant la pâle et grave figure du jeune homme, le prêtre recule, et, à Jean Bourdon qui accourt, il impose silence.

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR

Un malheur est arrivé, Jean. Voyez Olivier. N'allons pas plus loin.

JEAN BOURDON

En effet. Tenons-nous ici, en dehors de la maison. Mme Le Gardeur, ma femme et Perrine, doivent être ménagées.

Olivier Le Tardif, en quelques phrases rapides, leur fait part des événements. Le silence tombe entre eux. Tout près, les grillons chantent dans l'herbe. Au-dessus de leur tête, quelques chauves-souris dé-

crivent un vol lourd et accablé. Leur frôlement est sinistre, et semble le malheur qui rôde et s'abat. Au ciel, de grosses nuées voilent un instant la clarté de la lune. On tressaille, la voix douce de Mme Bourdon se fait entendre à une fenêtre : « Jean, vous êtes toujours là, entrez, de grâce, mon ami ». L'abbé de Saint-Sauveur fait signe à ses compagnons qu'il n'est plus possible de reculer. On se dirige lentement vers la maison.

Dans la grande pièce du rez-de-chaussée, Mme Le Gardeur (Catherine de Cordé), est assise dans son fauteuil accoutumé, la tête renversée au dossier, les yeux clos. Sa main se pose, caressante, sur les cheveux dorés de Perrine. La petite fille qui a pleuré abondamment durant la soirée, vient de céder à la fatigue. Des soubresauts nerveux traversent son sommeil. Mme Bourdon a repris se place auprès du berceau de son bébé. Seul, le flamboiement d'une bûche qui ronfle et crépite dans la cheminée, — la soirée est fraîche, — éclaire les personnages réunis.

Au bruit léger que font, en pénétrant dans la pièce, Olivier Le Tardif et ses compagnons, au froufrou de la robe de Mme Bourdon, qui allume les bougies, Mme Le Gardeur se redresse et Perrine s'éveille. L'espace d'une seconde, la petite fille considère, le regard vague, les arrivants. Puis, avec un cri de joie, elle se précipite vers Olivier Le Tardif. Il l'entoure vivement de ses bras, tout en dissimulant son visage.

PERRINE

M. Olivier!... Enfin!... vous venez de la part de Charlot, n'est-ce pas?... Oh! le vilain! Il m'a fait pleurer, et...

Elle s'interrompt, surprise de ne pas entendre un mot réconfortant. Si vite, un mot de bonté rieuse monte aux lèvres du jeune homme. Il adore les orphelins. Ne se souvient-il pas d'avoir été lui-même un orphelin, tendrement protégé par Samuel de Champlain?

PERRINE, *plus bas, les yeux agrandis.*

M. Olivier vous ne me répondez pas, vous ne me regardez pas? Oh... pourquoi?... Charlot...

Elle est saisie d'un tremblement nerveux. Ses petites mains, refroidies, se crispent sur celles du jeune homme. Il penche la tête, incapable de fixer les yeux implorants de Perrine. Comme Julien avait eu raison de les craindre!

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR, *s'approchant.*

Ma petite fille, courage!... Charlot s'est sans doute égaré dans les bois. Julien est parti à sa recherche. Ils reviendront. Demain, nous...

Un cri, un seul, mais si douloureux, si tremblé, que tous en sont angoissés, s'échappe de la bouche de la petite fille. Elle fait quelques pas, ses bras se tendent vers Mme Le Gardeur, — c'est un appel déchirant! — puis elle chancelle, et retombe, inerte

entre les bras d'Olivier Le Tardif. Sous le coup de la douleur trop forte pour son cœur aimant, Perrine s'est évanouie.





V

LES ÉPREUVES DE CHARLOT

DEPUIS trois mois, Charlot vit au milieu d'un groupe d'Iroquois nomades, aux mœurs sanguinaires, dressés au vol, rompus à toutes les ruses et n'ayant qu'un culte : la force. La pêche et la chasse subviennent aux premiers besoins. Lorsque l'une ou l'autre sont abondantes, c'est tant mieux, il y a bombance. Les chaudières regorgent de viande d'orignal, d'ours ou de castor ; de nombreuses anguilles sèchent au soleil. Si, au contraire, l'on est peu chanceux, c'est la famine, c'est une journée sur trois à se nourrir. Aux nombreux festins « à tout manger » succèdent de longues journées d'inanition. Personne ne se plaint. C'est la coutume et l'on y est fait. A aucun d'entre eux, hommes ou femmes, ne viendrait l'idée d'économiser, aux jours d'abondance, pour des jours moins heureux.

D'abord, nul des Iroquois ne songea à molester Charlot. On l'avait enlevé, c'est vrai, mais pour remplacer le fils défunt d'un des sagamos de la tribu. La

femme de ce dernier s'était montrée inconsolable de la perte de son enfant. Hélas! la pauvre mère iroquoise n'avait souri que quelques semaines à Charlot. Elle était morte à son tour. On avait tenu, alors, à garder le petit Français par rancune et par malice. On lui reprochait de n'avoir pu sécher les larmes de sa mère adoptive et conjuré le mauvais sort qui avait eu raison de son existence. Durant des mois il avait été épié, gardé à vue, souvent battu lorsqu'il refusait de voler, ou d'être cruel aux prisonniers que l'on faisait de temps à autre. Mais comme aux heures de dureté, alors que ses épaules amaigries saignaient sous les coups, aucune plainte n'était sortie de ses lèvres: comme même alors, avec un sourire triste, il avait accepté d'assez rudes besognes pour son âge, on avait fini par le laisser en paix, par cesser de le nommer à tout propos: « petit chien de Français! » A la suite d'une maladie dont il avait failli mourir, Charlot s'était mis soudain à se développer, à grandir, la vie au grand air se montrant le remède souverain pour sa constitution délicate! A sept ans et demi, d'ailleurs, à quelle existence l'organisme ne s'adapte-t-il point, après les quelques luttes inévitables, heureusement surmontées.

La riche nature morale de l'enfant ne souffre pas, non plus, du contact des sauvages vicieux. Trop fortement, déjà, son âme s'est pénétrée des leçons de l'abbé de Saint-Sauveur, et des exemples reçus au foyer de Jean Bourdon. Il y a, en outre, une noblesse innée dans le cœur de Charlot comme dans celui de

Perrine. Chaque soir, alors que le sommeil gagne ceux qui l'entourent et les empêche de s'y opposer, l'enfant se met à genoux et fait sa prière. Il promet à Jésus et à sa maman qui loge par delà les étoiles, au paradis, où il n'y a pas d'Iroquois qui séparent les petits enfants qui s'aiment, il promet d'être bon, courageux comme un Français, de ne pas mentir, ni voler, ni être cruel envers personne. Il ajoute, et alors, quoi qu'il fasse, ses larmes coulent, « si je vous demande tout cela, bon Jésus, c'est afin que ma Perrine chérie, Mme de Cordé, le bon Julien, M. Olivier, reconnaissent Charlot lorsqu'ils le reverront ».

Très endurci maintenant à la fatigue, au froid et à la faim, Charlot supporte bien le pénible hiver, en compagnie des barbares. Sauf sa petite blouse bleue à larges boutons, qu'il n'a jamais voulu quitter, il est vêtu comme un sauvage. C'est-à-dire qu'une bonne peau d'orignal le recouvre du cou jusqu'aux genoux; qu'à sa taille une lanière de cuir l'enserre; qu'à sa ceinture est glissé un tomahawk. Ses cheveux, très longs, demeurent bouclés. Seuls, avec son teint pâle, ils accusent la différence de race avec les sauvages dont la peau est brune, les cheveux lisses et huileux.

Jamais le pauvre petit se serait imaginé que l'on pût vivre enfoncé dans les neiges. Aussi, à la première halte des Iroquois, en décembre, regarde-t-il avec de grands yeux la construction de la cabane d'hiver. L'on creuse d'abord un grand trou carré

dans les neiges, avec une seule ouverture. L'on tapisse les murs de ce carré de branches d'arbres, éloignées les unes des autres. Au-dessus, l'on pose, en travers, d'autres branches très longues sur lesquelles on ajuste de légères écorces. Au centre, on pratique un large espace à ciel ouvert, afin de laisser échapper la fumée. Tous entrent pêle-mêle dans ce misérable logis, hommes, femmes, enfants, jusqu'aux chiens, qui sont très nombreux. Chacun étend sur le coin choisi des rameaux de sapin.

Ah! Charlot se demande bientôt ce qui le fait souffrir davantage dans la cabane iroquoise. Est-ce le froid qui frappe son dos, car la muraille en arrière est devenue toute de glace? Est-ce la chaleur qui lui brûle les pieds, un gros feu est fidèlement entretenu au centre de la cabane? Est-ce la fumée qui étouffe parfois au point que l'on croit en mourir? Sont-ce enfin les chiens, les bêtes qui rôdent librement, goûtent à tout, passent sur la figure des dormeurs?

Enfin, le printemps vient. Tout se colore et chante de nouveau. L'air est tiède, fortement chargé de résine, et l'on couche maintenant « à l'enseigne de la lune ». Charlot s'en réjouit plus que tout autre, pauvre petit civilisé, perdu au milieu des bois, menant une existence pénible, sale, où il n'y a de loi morale d'aucune sorte! A revoir le printemps l'enfant songe, le cœur bien triste, qu'il y a maintenant un an d'écoulé depuis son enlèvement. « Comme on l'a dû chercher!... Comme on doit le pleurer le

croyant mort!... Et Perrine, ma Perrine, gémit Charlot, que fait-elle?... M'aime-t-elle encore?... »

L'été venu, Charlot semble supporter avec moins de patience sa captivité. Grandelet et mince, il a acquis beaucoup de force physique. Les enfants sauvages n'osent plus l'ennuyer, sachant si on en vient aux mains, que la victoire ne sera pas de leur côté. Non, tous préfèrent s'adresser à sa complaisance qui est extrême, et à son habileté. Pas un d'entre eux ne peut aussi rapidement que Charlot, tendre un arc, raccommoder un filet, ajuster un mocassin, tailler une raquette.

Charlot s'exprime facilement en langue iroquoise. Les femmes sauvages la lui ont apprise en retour des petites tâches pénibles qu'il leur épargne de bon cœur. Aussi, un jour, profite-t-il de sa science pour supplier ses ravisseurs de le ramener à Québec. « Une récompense, une belle, leur sera sûrement offerte, explique-t-il, car Charlot compte beaucoup de bons amis là-bas ». On se moque de lui, sa voix est couverte de mots grossiers, et brutalement on l'expulse de la tente. Le sagamo (capitaine), ajoute même entre ses dents, que l'on a décidé d'aller vers l'Ouest, de s'y enfoncer, bien avant, dès la semaine prochaine.

Assis, en cet après-midi de juillet, au pied d'un arbre, à l'entrée d'un bois épais, Charlot est atterré. « Ainsi, pense-t-il, on va mettre une plus grande distance entre Perrine et moi. Je ne la reverrai donc plus, jamais, jamais... » Sa tête se renverse en ar-

rière, ses yeux se ferment, il ne bouge plus. Ah! à quel désespoir muet, se livre le pauvre enfant!

Un craquement sourd, près de lui se fait entendre. Un autre, Charlot dresse l'oreille, se gardant de remuer même le bout du doigt. Seuls, ses yeux s'entr'ouvrent légèrement. Et alors, que voit-il à faible distance? Une douzaine de Hurons couchés à plat, tomahawks entre les dents. Ils avancent en rampant, vers les tentes des Iroquois. Les compagnons de Charlot, à cet instant satisfaits d'un copieux repas à la suite duquel l'on a pétuné (fumé) abondamment, somnolent. C'est une occasion unique de les surprendre, de s'emparer de leurs provisions et de leurs bagages. Les femmes et les enfants qui auraient pu donner l'éveil, viennent de s'éloigner, à la recherche des fruits sauvages.

Que va faire Charlot? Avertir? Il sera saisi, tué avant d'avoir atteint la première tente. Crier? Il risquera sa peau pour un piètre résultat, puisqu'il ne fera que précipiter l'attaque. Il se décide à ne pas agir.

Quelques secondes plus tard, avec leur affreux cri de guerre, les Hurons s'élancent. Le campement des Iroquois est en état de siège. Siège de courte durée, tant à cause de la surprise des assiégés, de leur mollesse et de leur incapacité à se défendre, que de la furie des Hurons qui frappent sans merci, pillent, brûlent, saccagent. Charlot est épargné. On a tôt fait de reconnaître en lui un petit Français captif. On se contente de l'attacher à un arbre. Au par-



Avec leurs affreux cris de guerre, les Hurons s'élancent...

tage des quelques prisonniers que l'on réserve pour la torture, l'un des Hurons s'approchant de Charlot, lui intime l'ordre de le suivre de bon gré... et ses liens tombent.

Mais pourquoi donc Charlot aurait-il refusé de suivre le sagamo? Il est heureux de cette diversion qui vient empêcher l'excursion redoutée, ce voyage dans l'Ouest lointain, d'où peut-être il ne serait plus revenu.

On le charge de butin, et tous se mettent en route. Charlot ignore où il va. On tourne le dos à la route menant vers l'Ouest, cependant. Cela suffit pour remonter le courage de l'enfant. A la nuit, on décide de se reposer jusqu'au petit jour. Comme Charlot se sent las! Si las que le sommeil est lent à venir. Tout à coup, il entend parler à voix basse, presque à ses côtés. Il prête l'oreille. C'est son nouveau maître, en conciliabule avec un sauvage très âgé. La connaissance de la langue iroquoise sert à l'enfant. Voilà qu'il ne perd par un mot de l'entretien. Ah!... il est question de lui.

LE VIEIL HURON

Ainsi, c'est toi qui garderas le petit Français?

LE CAPITAINE HURON

Oui.

LE VIEIL HURON

Pourquoi, mon fils?

LE CAPITAINE HURON

Parce qu'on me donnera de riches présents lorsque je le ramènerai là-bas, près d'Ononthio.

LE VIEIL HURON

Bien. Mais dans un mois tu seras à l'île de Miscou.

(Le cœur de Charlot bat.)

Et alors tu sais bien que notre frère le capitaine « Iouantchou » t'emmènera avec lui dans son voyage par delà la grande mer, chez le puissant sagamo des Français.

LE CAPITAINE HURON, *bas et le front têtu.*

Le petit me suivra. Il me suivra où que j'aille. Pas d'autre que moi, te dis-je, le ramènera. Les présents sont pour moi. Et puis, il parle notre langue sans compter la sienne. Je le chargerai de faire le guet sur mon bien. On ne me jouera ni ne me volera ainsi, dans le grand pays des Français.

LE VIEIL HURON, *se mettant à rire sans bruit.*

Fou, fou!... Tu es moins sage, mon fils, que nos chiens qui n'ont pas d'esprit. Les pères de la prière, à Miscou reconnaîtront le petit visage pâle. Est-ce que sa peau, est-ce que ses cheveux ressemblent aux nôtres? Et va-t-il se taire en revoyant les siens?

Un silence. Charlot halette. Que va répondre celui auquel il appartient sans retour, et qui n'a souci que de ses intérêts, âme misérable et vénale?

LE CAPITAINE HURON, *menaçant.*

Je n'ai pas d'esprit, as-tu prononcé. Ho!... Ho!... C'est vite dit. Je vais si bien peindre la figure du Français et tatouer son corps que...

Charlot pousse un cri. Le tatouage! Toujours il avait craint plus que tout au monde, ces dessins bizarres dont les sauvages aiment à s'orner la peau.

A l'exclamation de l'enfant les sauvages se taisent. Ils se soulèvent et cherchent à orienter la voix. Tout est devenu silencieux. Il croit alors à un rêve que ferait l'un d'entre eux. Ils s'étirent encore quelque temps puis tous deux se mettent à ronfler à l'égal de leurs compagnons.

Le lendemain, Charlot, bien pâle, hélas! après une nuit d'insomnie, est appelé sous la tente du sagamo. Il apprend que tel est bien son sort : suivre son maître jusqu'au grand pays de France, et se transformer, sans plus tarder, au moyen de diverses préparations qu'on lui indique, en vrai petit Huron. Une promesse solennelle qu'il ne cherchera pas à s'enfuir est exigée de lui... Le tomahawk brille dans la main du sagamo. Charlot baisse la tête. Un instant la grande détresse qui étreint son âme, le pousse à la résistance. Mais il songe à Perrine qu'il ne reverrait plus, le couteau du Huron l'ayant couché mort. Il accepte, à condition qu'on ne tatouera pas son corps, qu'on le ramènera bien vite au retour du voyage qu'on... Le sagamo rit, promet tout, se frotte les mains, joyeux et triomphant.

Le séjour à Miscou est de courte durée. On écarte Charlot avec soin du voisinage des jésuites ou de tout autre de ses compatriotes. Et trop tôt, à son gré, le pauvre petit en compagnie de Iouantchou, de trois autres sagamos, de deux jeunes Hurons s'embarquent pour la France.





VI

DE NOUVEAU SUR LE SOL DE FRANCE

La traversée est rude. Parti le 15 août de l'île de Miscou, à bord d'un vieux navire qui semble reculer au lieu d'avancer, on ne débarque sur les rives françaises que les premiers jours de novembre. Immédiatement, on se met en route pour Paris. Jusqu'à la fin de décembre, le temps s'écoule fort agréablement pour les sauvages, quoique la visite au roi, objet suprême de leur voyage, se voie sans cesse différée. Le peuple, en liesse, depuis la naissance du dauphin, le futur Louis XIV, qui venait au monde le 5 septembre 1638, fait fête aux Peaux-Rouges. Ce n'est que visites, entretiens à l'aide de truchements, promenades, longues stations dans les rôtisseries célèbres, arrêts à tel ou tel monument. Des attroupements se forment où que les sauvages paraissent. Iouantchou fils et ses compagnons se montrent ravis de l'intérêt qu'on leur témoigne, et font belle mine aux curieux. Ils batifolent, dansent, poussent leurs ho! ho! coutumiers, s'inclinant ainsi, expliquent-ils,

devant « le grand peuple de Paris. » Un jour, en face de l'énorme statue de Saint-Christophe, nichée dans la façade de Notre-Dame, l'un des Hurons est saisi d'une terreur folle. Renversé sur le sol, ses bras battent l'air, et font le geste de repousser une vision insupportable. En un clin d'œil, les badauds s'amassent. Amusés, ils se pressent et s'interpellent autour du sauvage qui continue ses contorsions. Bien lentement, on lui fait comprendre que saint Christophe, quoique le plus robuste et le mieux charpenté des saints du paradis, est secourable à tous, même aux Peaux-Rouges. Finalement, on le hisse dans un carrosse, « l'une des cabanes roulantes tirées par des originaux, » disent les sauvages, et le voilà de retour au gîte encore tremblant d'émotion.

Et Charlot? Ah! la vie lui pèse plus lourdement que jamais. Sans doute, l'existence dans les bois, auprès des Iroquois, avait été pénible, crucifiante, lui avait fait verser des larmes amères; mais ces tourments lui semblent peu de chose comparés à la honte qu'il ressent. Lui, un petit Français très fier, n'est-il pas devenu, aux yeux de ses compatriotes, un barbare dont on se moque ouvertement!

La tristesse de l'orphelin devient telle qu'elle attire l'attention. Un soir, la maîtresse du logis où habitent les sauvages, s'apitoie publiquement sur lui. Devant les regards observateurs de l'assistance, les questions embarrassantes de l'hôtesse, les yeux cruels du capitaine huron, braqués sur les siens, Charlot frémit. Il n'ose ni répondre, ni lever la tête,

ni fuir. Aussi, pourquoi, comme à l'ordinaire, n'est-il pas demeuré dans sa chambre là-haut? A son aise, il y rêve à sa Perrine chérie, à Julien, à Mme de Cordé, au Canada. Cette douceur, certes, vaut mieux que la misérable gêne qui l'étouffe en ce moment. Le mutisme de Charlot a, cependant, un heureux effet : l'intérêt de chacun se porte bientôt ailleurs. L'enfant en profite pour déguerpir en toute hâte de la salle.

Le lendemain, les sauvages quittent l'auberge. On désire se rapprocher du Louvre et du roi. Charlot revoit au départ la vieille dame aux yeux compatissants. Elle lui sourit, s'approche, et en grand mystère, un doigt sur les lèvres, glisse dans sa poche, deux brioches croustillantes. Le bon petit cœur de Charlot se met à battre très vite. Les larmes montent à ses yeux. Il est si malheureux!... Si seul!... Depuis longtemps personne ne s'est penché avec tant de bonté vers lui. En un grand effort courageux, il se raidit et remercie d'un regard de ses yeux bleus. A une petite distance de l'auberge, Charlot se retourne et salue plusieurs fois de la main. La bonne dame est toujours là, et répond à ses signes d'amitié. « La reverrai-je, se dit Charlot en soupirant, je quitte sans cesse ceux que j'aime et qui m'aiment ». Et l'auberge où dans l'encadrement de la porte, apparaît la bienveillante hôtesse se fixe dans son esprit. Il reviendrait vers elle les yeux clos.

Un peu partout Charlot excite l'intérêt et une légère surprise, quoique jamais, avec les étrangers il n'ait desserré les dents. On veille si bien autour de

lui. Et qu'on le déguise avec soin. Que d'huile on verse sur ses cheveux, jadis fins et bouclés! Que de couleurs marbrent sa figure, ses bras, ses jambes!

Le capitaine huron s'irrite des marques de sympathie données à Charlot. La crainte d'être découvert et puni pour le vol de l'enfant ajoute à son mécontentement. Charlot se voit brutaliser. Les coups pleuvent. Et souvent, le corps douloureux et meurtri, il doit s'enfermer de longs jours dans sa chambre. Satisfait, son maître rit alors et monologue: « Mon prisonnier ne me mettra pas de sitôt en vilaine posture. Hé! Je ne veux pas que l'on reconnaisse en lui un Français. Je serais châtié et adieu l'or que l'on me donnera à Québec pour son recouvrement ».

Un jour, cependant, Iouatnchou fils arrivant à l'improviste dans la chambre du capitaine huron, le surprend à maltraiter Charlot. Une scène terrible éclate entre les deux sauvages. Très bon, Iouantchou fils, n'habitait pas trop près du capitaine huron, dont l'avarice et la cruauté lui répugnaient. Il ignorait donc ce qui se passait chez son voisin. Et puis, ce qu'était Charlot, pourquoi, bien que Français, il faisait route avec eux, n'avaient jamais piqué sa curiosité. Il avait cru tout bonnement au consentement de l'enfant, en quête d'aventures et de voyages. Selon la méthode des sauvages, il s'était bien gardé de ne jamais questionner là-dessus. Chacun d'eux tenait farouchement à son indépendance et à la liberté d'agir comme il l'entendait.

Cette fois, Iouantchou fils intervient. Délivrant

l'enfant des liens qui le retiennent à un lourd bahut, il lui ordonne de parler, de lui apprendre la vérité. Charlot obéit. En l'écoutant, les sourcils d'Iouantchou fils se froncent de plus en plus. Le récit terminé, il se lève et se penche, menaçant, vers le capitaine huron.

IOUANTCHOU FILS

Sagamo, l'enfant ne sera plus touché, n'est-ce pas? Il y va de ta tranquillité.

LE CAPITAINE HURON

Mon frère Iouantchou ne ferait-il pas mieux de se mêler de ce qui le regarde? C'est la coutume de son illustre père. Qu'il l'imite!

IOUANTCHOU FILS, *haussant les épaules.*

Peu m'importe! Tu ne frapperas plus ce Français sans défense. Les robes noires ne t'ont donc pas appris que le Grand Capitaine qui a fait le ciel condamne et maudit ceux qui font mal aux tout petits.

LE CAPITAINE HURON, *ricanant.*

Mon frère Iouantchou s'imagine-t-il que cela me plaît de garder ce chien de petit Français? Il me met à mal partout. Je m'en déferais avec joie, pourvu que l'on me cédât quelques pièces d'or.

Mon frère n'en aurait-il pas?

IOUANTCHOU FILS

Tu le sais bien que je ne possède rien, avare sagamo! Toi qui vois briller le métal où qu'il se trouve, tu m'aurais déjà dérobé ce que tu convoites plus que

tout au monde. Les larcins te sont coutumiers. Ta main ou ton pied sont plus vifs à saisir que ton cœur à aimer ou à s'émouvoir. Mais tu vas me promettre de laisser en paix cet enfant, où je vais me fâcher pour tout de bon. Sagamo, m'entends-tu?

LE CAPITAINE HURON, *maugréant, mais d'un ton soumis.*

C'est bien, c'est bien, fils du grand Iouantchou, je me conformerai à tes ordres.

Charlot reconquiert ainsi sa liberté et un bien-être relatif. Il en profite pour faire de longues promenades dans les environs de Paris, en compagnie de deux jeunes sauvages qui écoutent ses explications. L'enfant parle si bien la langue huronne!

Mais, parfois, durant la nuit, alors que le sommeil lui est refusé, Charlot songe à l'entretien pénible qu'eurent à son sujet les deux sauvages. Il se dit que, moyennant un peu d'or versé entre les mains du capitaine huron, il obtiendrait sa délivrance; il serait délié de la promesse solennellement faite au moment où il devenait la chose, presque l'esclave de son ravisseur. Oui, mais où donc le trouver cet or secourable? A qui le demander, sans nuire par des révélations à Iouantchou fils, son protecteur? Charlot prie de tout son cœur madame la Vierge de l'inspirer, de lui venir en aide, de faire quelque doux miracle pour lui, pauvre petit abandonné.



VII

DEVANT LE ROI LOUIS XIII ET LA REINE ANNE D'AUTRICHE

ENFIN le premier de l'an 1639, les sauvages sont avisés qu'ils verront le roi. D'abord, ils l'apercevront à l'église, dans une cérémonie religieuse; puis, une semaine plus tard, ils seront attendus au Louvre. Louis XIII et la reine Anne d'Autriche, les accueilleront officiellement. Sans doute, aussi, apercevra-t-on au passage le grand ministre, le tout-puissant cardinal de Richelieu; et sa nière, la gracieuse Madame de Combalet [1], qui s'attarde dans le voisinage cardinalice pour le plus grand bien des missions de la Nouvelle-France. Madame de Combalet a même près d'elle une petite fille sauvage qu'elle instruit des vérités de la religion.

A l'heure du départ pour le Louvre, les sauvages pénètrent dans la grande salle de l'auberge. Tous sont revêtus de leurs belles fourrures, le cou

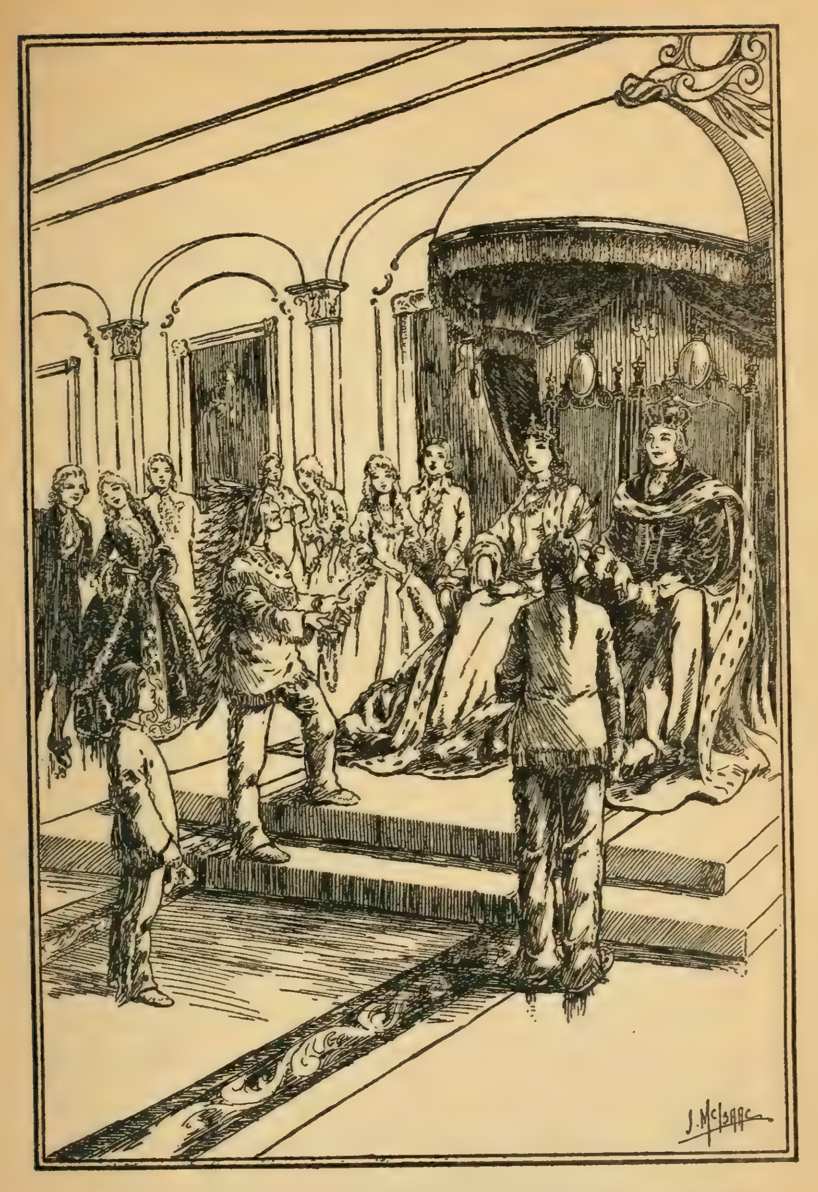
(1) La future duchesse d'Aiguillon.

orné de colliers de porcelaine. Iouantchou fils est paré des insignes de son rang, des plumes d'aigles forment un diadème autour de sa tête. Il domine de sa haute taille tous ses compagnons. Des curieux s'appuient au rebord des fenêtres, d'autres masquent les portes. Quelques-uns même s'approchent tout près des sauvages. Leur accoutrement leur donne si grand air ! Et quelle impassibilité ! Pas un muscle de ces figures bronzées ne bouge. Charlot et les deux jeunes sauvages se glissent en arrière. Ah ! quelle nouvelle et torturante épreuve pour Charlot ! Comme il a supplié le bon Iouantchou fils de le laisser à l'auberge ! Mais tout a été inutile. Sagement, Iouantchou a remarqué que leur nombre étant maintenant connu des Parisiens, cela ne manquerait pas d'attirer l'attention. Mieux valait venir et se tenir habilement au dernier rang.

Un père jésuite entre. La petite troupe se met aussitôt en marche sous sa conduite. Cette fois, aucun sourire dédaigneux ne marque la physionomie des personnes accourues. De la sympathie éclaire les visages.

A l'église, des places de choix ont été réservées aux sauvages, dans la galerie ! De la sorte, ils assisteront à l'entrée du roi qui traversera la grande nef, avant de venir s'agenouiller sur un prie-Dieu de velours rouge et or, placé dans le chœur.

Le bruit des orgues éclate. Les têtes des sauvages se relèvent étonnées. Quelle étrange et formidable harmonie ! Le tonnerre dans la forêt canadien-



Iouantchou offre à leurs Majestés une couronne de porcelaine.

ne, alors que les sons s'adoucissent et vibrent au loin, toujours plus au loin, ne peut être comparé à cet instrument. Ils écoutent en soupirant d'aise. Un commandement bref, très haut, venant de la grande porte de l'église, distrait leur attention. Ils se penchent. Le roulement des tambours succède à la voix vibrante. Les gardent entrent, une épée nue à la main, précédant les suisses aux uniformes chatoyants, riches, de couleurs très vives. Les sauvages ferment les yeux. Ils se sentent éblouis. Ce faste sans égal fatigue leurs regards. Et les tambours qui battent sans interruption, blessent leurs oreilles. Enfin un cri, un seul, est jeté : « Le roi ». Louis XIII, grave et digne, s'avance. Il s'incline bas devant l'autel, puis rejoint à pas lents le prie-Dieu. Il s'absorbe dans l'adoration. Les sauvages fixent leurs yeux sur le monarque et tant que dure la cérémonie ne les détournent pas. Ils sont profondément impressionnés et remarquent combien l'attitude du souverain témoigne de foi ardente! « Le grand sagamo français, se disent-ils, supplie le Père en paradis avec la même ferveur que les hommes de la prière, là-bas, dans le pays de Canada ».

De retour à l'auberge, Iouantchou fils garde le silence. Toute la journée, il va, vient dans un recueillement inaccoutumé. Interrogé, le soir, par le père jésuite, curieux de connaître ses impressions, le sauvage lève sur lui un regard plein de feu : « Nikanis, ô Nikanis, j'ai tout vu, puisque j'ai vu ce matin le roi. Quand partons-nous? »

L'audience royale est cependant accordée aux sauvages, à la date indiquée. Remettant leurs beaux ajustements, ils franchissent le seuil du palais du Louvre. La vue des escaliers de marbre, des galeries ornées de sculptures, des tableaux, des tapisseries luxueuses, de la lumière ne filtrant qu'à travers d'immenses vitraux coloriés à mailles de plomb, toutes ces richesses les charment et leur apparaissent ainsi qu'un décor d'une beauté irréelle.

On fait antichambre une heure. Les sauvages deviennent fort intéressés. Des huissiers à la livrée écarlate et or, des Suisses, des chambellans, des pages traversent en tous sens la pièce d'attente. Un groupe de jeunes femmes, des filles d'honneur de la reine, font irruption par une petite porte à gauche. Quelles riantes figures encadrées de cheveux bouclés ! Cette jeunesse est vêtue de soieries chatoyantes, vertes, jaunes et bleues. Ça et là brillent des pierreries. Rapidement, elles passent devant les sauvages ébahis de leur grâce. Des officiers de tout grade, des mousquetaires, des ministres, des abbés entrent et sortent sans interruption.

Enfin, vient le tour d'Iouantchou fils et de ses compagnons. Ils s'avancent fièrement, nonobstant les murmures des courtisans moqueurs, les haussements d'épaules des grandes dames dédaigneuses. Près du dais royal, d'où leur sourient avec bonté leurs majestés, Iouantchou fait signe aux Hurons de s'arrêter. Lui seul doit gravir les degrés du trône.

Il monte et se prosterne jusqu'à terre. Il dépose aux pieds de Louis XIII et d'Anne d'Autriche une couronne de porcelaine, symbole d'allégeance de diverses tribus sauvages du Canada. Louis XIII accepte en souriant cet hommage; puis, se penchant, il s'entretient avec Iouantchou, à l'aide d'un truchement. Il s'informe « s'il est baptisé, s'il est marié ou sédentaire? » Assise à côté du roi, bienveillante et attentive, la reine enchante les Hurons. Elle a offert sa main à baiser à Iouantchou fils. Anne d'Autriche est habillée avec somptuosité, mais de blanc entièrement. Sa robe de velours, à longue traîne bordée d'hermine, étale ses plis sur les marches du trône. De riches dentelles ornent la guimpe de son corsage. Sur ses cheveux est posé un diadème de perles. D'autres perles s'enroulent à son cou, à sa taille, à ses poignets. Ainsi parée, l'éclatante beauté d'Anne d'Autriche resplendit. Les sauvages qui, d'abord, osent à peine lever les yeux sur elle, avec quelle révérence ils la contemplent maintenant. La reine d'un geste de la main appelle mademoiselle de Hautefort, sa fille d'honneur. Elle lui dit quelques mots à voix basse. Mademoiselle de Hautefort sort vivement et peu d'instants après, revient, accompagnée d'une dame de la cour et d'une nourrice splendidement enrubannée. Celle-ci porte sur un coussin de soie pourpre, marqué aux quatre coins des armes de France, le royal poupon encore au maillot. C'est le dauphin, le futur roi-soleil, Louis XIV, âgé de quatre mois. On le présente aux sauvages. Avec res-

pect, ils le considèrent ; puis chacun d'eux baise gravement un bout de la frange de pourpre.

Louis XIII se soulève. Il ordonne à son tour. Son désir est aussi promptement satisfait que celui de la reine. Dans la salle du trône six Suisses pénètrent, les bras chargés d'habits magnifiques. On n'aperçoit que « toile d'or, velours, satin, panne de soie, écarlate ». C'est le cadeau du roi aux nations que représente Iouantchou fils. Les Hurons, dans l'enthousiasme, expriment leur reconnaissance séance tenante. Avec la permission du roi, ils exécutent une des danses religieuses de leur pays. Puis l'audience se termine. Ils ressortent, s'empressant auprès des vêtements fastueux, preuve de la bienveillance royale.

Dans la cour intérieure du palais, un carrosse très sobre, entouré de gardes nombreux, vient de s'immobiliser. Le père jésuite reconnaît les couleurs cardinalices et fait signe aux sauvages de porter les yeux de ce côté. Tous voient sortir de la voiture un personnage grand, mince, couvert de pourpre et d'hermine, un large rabat sur la poitrine, une calotte de soie sur la tête. Au passage, un regard observateur et froid glisse sur eux. Une ombre, semble-t-il, suit le prélat, un moine d'une maigreur surprenante, et dont la vue demeure baissée. Le père jésuite lance, bas, au sauvage : « Voyez passer là son Éminence le cardinal de Richelieu, et son fidèle conseiller et confident, le père Joseph, capucin ».

Un autre carrosse, plus luxueux, s'approche à son tour. Une noble dame en descend posément. Elle semble hésitante. Puis, apercevant le cardinal et le capucin, qui s'engouffrent sous une porte à gauche du palais, elle se dirige de ce côté. Un gentilhomme, qui traverse en ce moment la cour du palais, voit la mine surprise du père jésuite qui suit cette scène muette, et décline avec un sourire les noms et titres de l'arrivante: « Haute et puissante Marie-Madeleine de Vignerod, dame du Roure de Combalet, qui sera créée sous peu, duchesse d'Aiguillon, nièce de monseigneur le cardinal de Richelieu. Le gentilhomme ajoute en s'inclinant très bas devant le jésuite attentif: Madame de Combalet est, comme vous ne l'ignorez pas, la pieuse, la sincère, la généreuse protectrice des missions de la Nouvelle-France.





VIII

LE SECOURS DE MADAME LA VIERGE

DEPUIS la visite au roi, Charlot se sent d'une faiblesse extrême. La tension des nerfs a été trop forte pour son organisme déjà miné par l'ennui, l'humiliation et le chagrin. Avec la permission d'Iouantchou, il se tient enfermé dans sa chambre. Le capitaine huron le quitte, chaque matin, le regard menaçant. Cette réclusion ne lui va guère. Le petit Français lui est utile pour traduire les gestes, les attitudes, ou les paroles des Parisiens. Et puis, on glisse à Charlot qui a le don de plaire, divers objets, des pièces de monnaie, dont il s'empare aussitôt. Il perd, par l'absence de l'enfant, des gains qui enchantent son avarice. La colère gronde en lui. Il n'ose cependant rien dire, car Iouantchou veille, fidèle à sa promesse de protéger Charlot.

Un soir, les sauvages, réunis dans la chambre du capitaine huron, s'entretiennent d'une excursion qui les tiendra deux jours éloignés de Paris. Le capitaine huron insiste pour que, cette fois, Charlot

les suive. Habilement, il démontre qu'il serait dangereux de le laisser longtemps seul avec ses compatriotes. Volontairement ou involontairement, leur supercherie à l'égard de l'enfant pourrait être découverte. Et alors, il en coûterait cher, à Iouantchou fils surtout. N'est-il pas reconnu par tous comme le chef? Iouantchou, assis au fond de la pièce, silencieux à son ordinaire, tressaille. Les paroles sournoises, et jusqu'à un certain point justes et sensées du capitaine huron blessent son cœur et troublent son esprit. Il se lève, se penche vers Charlot, à demi-couché sur une natte de jonc.

IOUANTCHOU FILS

Mon jeune frère a-t-il entendu? Que dit-il? Peut-il se joindre à nous, demain? Qu'il réponde sans crainte. J'ai foi en lui. Il ne trompera pas celui qui ne lui veut que du bien.

CHARLOT, *les larmes montant à ses yeux.*

O Iouantchou, bon Iouantchou, comme je le voudrais. Mais je ne pourrai marcher si longtemps.

LE CAPITAINE HURON, *ricanant.*

Crois-moi, Iouantchou, quelques bons coups réussiront mieux que tes paroles.

(Riant très fort.)

Ah! Ah! Ah! que la faiblesse de ton âme nous amuse, Iouantchou, et que le petit chien de visage pâle, très madré, la devine et en abuse. Ah! Ah! Ah!

CHARLOT, *joignant les mains.*

Non, non, Iouantchou, je ne te trompe pas, car, tu le sais, je t'aime. Est-ce que tu ne connais pas maintenant le cœur de Charlot?

IOUANTCHOU FILS, *les dents serrées et s'avançant tout près du capitaine huron.*

Te tairas-tu, sagamo, te tairas-tu! Comme la vipère tu rampes, puis mords cruellement ceux qui t'entourent.

Mais le coup a porté, Iouantchou se retire dans son coin, se renfrogne, ne regarde plus Charlot. Il pétune avec force. Le capitaine huron, maître du terrain, commande à l'enfant de faire ses préparatifs. « Nul ne restera en arrière, demain », prononce-t-il, son poing vigoureux sur la table.

Au petit jour, on se met en route. Afin de ne pas causer de nouveaux ennuis à Iouantchou qui, sans un regard vers lui, l'a pourtant déchargé de son lourd paquet, Charlot s'efforce de suivre les autres. Après une demi-heure de marche, le vertige s'empare de lui, le jette tantôt à droite, tantôt à gauche. Enfin, pris de syncope, il s'abat avec un cri, aux pieds du capitaine huron.

Furieux, celui-ci lève son bâton. Mais sans un mot, Iouantchou s'élance. Le reculant du poing, les yeux enflammés, il hisse Charlot évanoui sur son dos, et fait signe à tous de demeurer là. Au pas de course, il retourne à l'auberge, dépose Charlot sur

son lit, et, dès que celui-ci ouvre les yeux, lui présente de l'eau d'un air contrit.

IOUANTCHOU FILS

Mon jeune frère a du courage, mais peu de forces. C'est comme il l'a dit, hier. Nous l'avons tous reconnu. Qu'il demeure ici, bien en paix. Mais,

(Et le sauvage baisse les yeux.)

je vais l'enfermer. Il ne faut pas qu'on lui parle, ni qu'il parle. Les provisions sont dans l'armoire. Que mon frère s'en nourrisse, dès qu'il le pourra. Il n'a pas la fièvre.

Charlot le regarde doucement. Ses yeux, un peu éteints, s'efforcent d'être reconnaissants. Péniblement, il se soulève et saisit la main brune d'Iouantchou. Il la presse contre sa joue, balbutiant : «Merci Iouantchou, tu es bon ! »

Le sauvage, la figure impassible, pousse un ho ! ho ! très rauque et se dirige vers la porte. Il hésite, la clef à la main ; puis, sans se retourner, la remet dans sa poche. Au lieu d'exécuter sa menace et de tirer le verrou, Iouantchou témoigne encore une fois sa confiance envers l'enfant.

Une heure plus tard, Charlot, un peu remis, s'approche de la fenêtre. Pensivement, il examine sa blouse bleue à larges boutons qu'il vient de quitter. Il hoche la tête. Non, vraiment, il ne lui est plus possible de la remettre. Ce n'est qu'un lambeau devenu trop étroit. Mais aura-t-il le cœur de jeter ce vêtement chéri au rebut? L'enfant soupire. Que



L'enfant, les doigts tremblants, découvre les autres boutons.

de doux souvenirs demeurent attachés à sa petite blouse! N'est-ce pas Perrine qui, la dernière, la lui a mise au matin de son enlèvement? Que de recommandations lui avait faites, à ce moment, la sérieuse petite sœur!

Il se les rappelle. Il ne fallait pas la déchirer, la tacher, ni surtout, oh! surtout, ne pas perdre un seul des nombreux boutons dont elle était ornée.

Charlot sourit. Il compte de nouveau les boutons. Douze. Pas un seul ne manque. Il y a veillé. Qu'elle serait heureuse Perrine de le savoir! Mais..., et les yeux de Charlot s'animent un peu, pourquoi ne pas tenter de rapporter ces babioles, au Canada? Oui, oui, c'est cela. Quelle bonne pensée il vient d'avoir! A l'œuvre! Il se glisse sur le lit. Un à un, il enlève les boutons et les fait disparaître dans son ceinturon de cuir. De la sorte, ils sont invisibles. Il ne faut pas que le capitaine huron se doute de ce petit projet en l'honneur de Perrine. Avec quelle satisfaction, il lancerait au loin les menues choses.

Un moment, Charlot retient dans sa main le dernier bouton. Il le retourne en tous sens. Qu'il est pesant, dur, solidement bourré d'étoffe! Qui donc a fait cet excellent travail? Sa mère, jadis? Peut-être. Rien d'étonnant à ce que Perrine en ait pris un tel soin. Ah! Qu'est-ce que ce petit point jaune reluisant, ici, à gauche? Avec son ongle, l'enfant fait une échancrure dans l'étoffe. Une autre, plus large. Et alors, quelle merveilleuse surprise! Ses

yeux s'ouvrent énormes, la sueur couvre son front. Pris d'éblouissement, il se renverse sur le lit. Hé! ce qu'il presse si fort dans sa main, ce n'est plus l'humble bouton de tantôt, c'est une belle piéce d'or toute neuve, qui étincelle et rit au soleil.

De l'or! Le grand rêve de Charlot! De l'or!! Le symbole de sa délivrance! Là! Est-ce bien vrai? Et, sans doute, les autres boutons sont fabriqués du même métal. Dominant sa faiblesse, se raidissant, l'enfant, les doigts tremblants, découvre les onze autres boutons Il regarde. Devant lui. ô bonheur suprême, une petite pile d'or s'est amassée.

Longtemps, les yeux mi-clos, la tête appuyée sur son oreiller, Charlot contemple son trésor. Se peut-il qu'il en soit le maître, qu'il en disposera à son gré? Cela tient du miracle. D'où vient-il, mais d'où vient-il donc cet or précieux? Qui l'a ainsi, très habilement, caché aux yeux de tous? Quelle heureuse inspiration il a eue tout à l'heure de rapporter ces boutons à Perrine... Perrine, sa Perrine, est-ce qu'elle connaît cette richesse? Quel plaisir il aura, plus tard, à lui narrer cet incident sauveur. Charlot se met à genoux et remercie madame la Vierge qui sûrement l'a guidé en tout ceci. Elle a répondu du haut du ciel, la bonne Mère de Jésus. C'est le secours qu'elle envoie au petit orphelin. Puis Charlot se recouche. Il est fatigué, énervé, par l'excès même de sa joie. Il ne dort pas, non, trop de pensées et de projets s'entrechoquent dans sa tête. Que va-t-il faire? Fuir?

Certes, oui. Mais de quelle façon procédera-t-il afin de ne pas ennuyer personne, le bon Iouantchou surtout? Cela, Charlot ne le veut à aucun prix, et s'il lui fallait revenir de l'autre bout de la France pour venir en aide, en quoi que ce soit, à Iouantchou, il le ferait avec joie. Le sommeil prend enfin le pauvre petit.





IX

CHARLOT S'ÉCHAPPE

CHARLOT se réveille au petit jour. Vivement, il se frotte les yeux. Qu'il a dormi longtemps, et que ce repos lui a été salutaire! La faim le tenaille. Il se lève, boit et mange, se remémorant petit à petit les événements de la veille.

Le reste de la journée, accoudé à la fenêtre, il concerte son plan de délivrance. Il ne fuira que la nuit prochaine, au retour de ses compagnons. Et pour cause. Comment tromperait-il la confiance d'Iouantchou qui, en définitive, n'a pas voulu l'enfermer, hier. Bon Iouantchou, comme Charlot lui est attaché, et qu'il saura plus tard le récompenser. Un jour, certainement, il sera grand, fort, et qui sait, riche et puissant.

Charlot se rassure peu à peu sur les conséquences de sa fuite. Il compte sur les mensonges ingénieux du capitaine huron. Tout fier des huit pièces d'or que Charlot déposera bien en évidence sur son lit, entourées de sa petite blouse bleue, le sagamo

tirera bien tout le monde de cette impasse. A Iouantchou, Charlot laissera aussi une pièce d'or avec son collier de porcelaine. Sur un papier, il dira en langue sauvage, oh! avec sa grosse et vilaine écriture, le cher petit n'est pas un scribe, tout simplement ceci: « Charlot t'aime, Iouantchou ».

Le soir, vers huit heures, les sauvages sont de retour. Ils entrent dans la chambre de Charlot. Le capitaine huron a l'humeur sombre, et repousse Charlot qui s'offre gentiment à le débarrasser de son manteau. Iouantchou sourit à l'enfant. Il le complimente sur sa mine qu'il trouve tout autre qu'au départ. « Qu'a donc fait le petit pour se guérir, demande-t-il? Depuis des mois, il n'a eu un visage aussi vivant, aussi heureux! » Le capitaine huron, à ces paroles, se retourne vivement et fixe Charlot de son œil soupçonneux. Il l'appelle. Un petit interrogatoire suit. « A-t-il vu quelqu'un ici durant leur absence? Ne lui a-t-on rien donné? Qu'il vide ses poches devant lui ». Charlot obéit, tandis qu'Iouantchou s'éloigne en haussant les épaules. Au moment ou Charlot, angoissé, déploie sa ceinture que gonflent un peu les pièces d'or, un vase en porcelaine, appartenant au capitaine huron, tombe sur le geste maladroit d'un jeune sauvage. Il se brise en mille fragments. La colère du Huron éclate, terrible. D'un coup de pied, il envoie Charlot rouler dans un coin et se précipite en rugissant sur le sauvage malchanceux. Avec peine, on lui arrache sa victime qui hurle de douleur, et dont la joue droite

porte une balafre. Elle saigne abondamment. Le tomahawk, toujours prêt du capitaine huron, a fait son œuvre.

Deux heures plus tard, tous sont au lit. Charlot se sent calme, plein de sang-froid et de courage! L'heure de sa fuite va sonner bientôt. Onze heures! Comme tout devient silencieux dans l'auberge. Minuit! « C'est le moment », se dit Charlot. Doucement il repousse ses couvertures. Il apparaît tout vêtu. Cela va sauver du temps, et la veille au soir, comme les deux jeunes sauvages, qui reposent près de lui, fort occupés l'un de l'autre, ne le regardaient pas, il s'était vite couché ainsi. Charlot s'approche des deux lits voisins. Quelle respiration régulière et paisible soulève la poitrine des dormeurs! Il s'éloigne. Il pénètre dans la chambre des trois sagamos. Charlot doit la traverser pour atteindre le grand corridor de la maison. Le capitaine huron et son compagnon ronflent bruyamment.

« A la bonne heure! » se dit Charlot. Au passage, l'enfant dépose sur le lit de son maître les pièces d'or enveloppées dans sa blouse bleue. Maintenant le voilà debout, auprès d'Iouantchou. Son cœur bat à se rompre. Dort-il ou ne dort-il pas son constant défenseur? Quelle étrange immobilité est la sienne! L'enfant se penche. Soudain, comme si Iouantchou eût senti le chaud regard de l'enfant posé sur lui, il ouvre les yeux, et se dresse sur son séant. Charlot a juste le temps de se glisser sous le lit. Le sauvage, durant quelques instants, regarde curieusement

autour de lui. « Qui va là », dit-il à voix basse? N'apercevant personne, ne recevant aucune réponse, il se rejette en arrière et bientôt se rendort. Charlot demeure encore un bon quart d'heure sans remuer; puis, lentement, il se soulève, place près de l'oreiller d'Iouantchou une petite enveloppe bien close et sort. D'un bond il traverse le corridor et atteint la galerie. Il enlace un des piliers, suit sa courbe capricieuse du haut jusqu'en bas, et, plus tôt qu'il ne l'aurait cru, met le pied sur le sol. La rue déserte s'offre à sa vue. De quel côté va-t-il diriger ses pas? Hé! Charlot le sait bien et malgré lui sourit de plaisir. Il ira, aussi vite que ses jambes affaiblies le permettront, jusqu'à la maison de la bonne hôtesse, aux brioches dorées. Il frappera au volet de sa fenêtre. N'habite-t-elle pas la chambre du bas, à droite de l'auberge?

Aux premières lueurs de l'aube, Charlot est parvenu au terme de sa course. Ses doigts s'accrochent au volet qu'il reconnaît. Il secoue. On vient. Une figure tendre, encadrée de cheveux blancs se penche à la croisée. C'est la bonne hôtesse. Le cœur de Charlot soudain est inondé de paix. Sauvé! il est sauvé! Celle-ci, apercevant l'enfant, pousse un cri qu'elle étouffe aussitôt. Elle tend vivement les deux mains, et Charlot saute à l'intérieur de la chambre.

L'espace d'une seconde, tous les deux se considèrent gravement. Puis, Charlot est aux pieds de la vieille dame, haletant, pleurant, et s'exclamant d'une voix entrecoupée: « Oh! Madame, merci, mer-

ci!» La bonne hôtesse ne bouge pas. Elle le regarde, stupéfaite. Quoi! le petit sauvage parle le français. Qu'est-ce que cela veut dire? Qui serait-il donc?

Mais compatissante toujours, elle domine son étonnement et relève l'enfant. Elle le presse avec affection contre elle. Elle le conduit vers un large fauteuil, l'y installe, sort vivement et revient un bol fumant à la main.

LA BONNE HÔTESSE

Bois, petit, ce lait chaud. Il te remettra. Tes mains sont glacées. Tu trembles. Il ne faut pas être malade, maintenant que te voilà en sûreté. Et tu vas dormir un peu. Quelle nuit tu as dû passer, n'est-ce pas? Je cours à une messe matinale tandis que tu te reposeras. A mon retour, nous causerons. Tu me diras tout.

Charlot fait signe que oui à maintes reprises. A quoi donc ne consentirait-il pas? Il se sent si heureux. La voix de la bonne hôtesse est reconfortante, si douce, et sûrement qu'il va dormir. Ses yeux déjà se ferment. A peine entend-il sa protectrice s'éloigner, puis revenir pour le couvrir d'une bonne flanelle chaude. Ah! la clef a-t-elle tourné dans la serrure? Oui... Oui!...

Et Charlot, dont la pauvre figure tachée de larmes, n'a plus aucune contraction, ne respire plus l'angoisse, succombe à sa lourde fatigue.



X

ATTENTE

COMMENT reconnaître dans ce joli garçonnet de neuf ans, vif, gai, empressé, le Charlot d'il y a un mois ! Un peu de bonheur, des soins vigilants, ont vite transformé, en un charmant enfant français, le petit sauvage mélancolique que protégeait Iouantchou. Durant les deux premières semaines, personne, à l'auberge, n'a aperçu Charlot. La bonne hôtesse a bien annoncé à ses amis l'arrivée d'un jeune parent, venant de la Normandie, dont le père et la mère étaient morts ; « mais, a-t-elle ajouté toute triste, l'enfant me semble si affaibli, que beaucoup de repos et de solitude lui sont nécessaires. On le verra plus tard à mes côtés ». La confiance et le respect que la brave femme inspirait, empêchèrent les curieux de pousser plus loin leurs questions. A sa prière, on attendit avec patience le moment d'être présenté au mioche normand.

Tous les matins, l'hôtesse passait plus d'une heure auprès de Charlot. Elle présidait, en bonne

fée, à sa toilette. Avec joie, elle voyait peu à peu la peau du petit reprendre sa teinte naturelle; les marbrures rouges, noires, bleues, dont son corps était silonné, pâlir, s'effacer; et ses cheveux, ses jolis cheveux bruns, imbibés d'huile jusqu'à la racine, redevenir soyeux et bouclés. L'on causait beaucoup, et de grands projets, qui rosaient les joues de Charlot et baignaient de lumière ses yeux câlins, s'ébauchaient, se précisaient. Mais il fallait attendre pour les réaliser que les sauvages, les anciens compagnons de Charlot, eussent donné signe de vie. Toutes les nouvelles concernant Paris et la banlieue avaient leur écho à l'auberge et l'on finirait sans doute par apprendre quelque chose. Les sauvages rechercheraient-ils encore Charlot? Ou bien, ayant pris leur parti de sa fuite, ce qui était plus prudent, quelles explications fournissaient-ils? La réponse à l'une ou à l'autre de ces questions déciderait bien des choses. La bonne hôtesse souriant des craintes de Charlot qui redoutait bien fort que l'on ne fît souffrir Iouantchou à cause de lui. « Mais non, mais non, reprenait-elle sans se lasser, que ton bon petit cœur se rassure. Ce sauvage que tu appelles si bizarrement... comment donc? Iouchou? Puis-je éternuer, petit, s'interrompait-elle en riant, cela m'est plus facile que de nommer ton ami!... Vois-tu, ce sauvage saura se défendre, et comme ses compagnons devront aussi s'en mêler, à eux tous, ils trouveront sûrement quelque gros mensonge qui aura tout l'air d'une vérité ».

Au bout de trois semaines, Charlot, complètement rétabli, habillé à la française, frais, alerte, méconnaissable pour tous ceux qui l'avaient jadis entrevu à l'auberge, est présenté aux habitués de la maison. On lui fait un enthousiaste accueil. Et bientôt, c'est à qui se ferait servir par ce gracieux enfant qui ne demande qu'à obliger. La bonne hôtesse accepte les services de Charlot. Elle sent si bien que le petit ne sait comment lui témoigner sa reconnaissance. Et puis, il fera le guet. Sans qu'il y paraisse, il prêtera l'oreille aux conversations bruyantes, quoique correctes, qui se tiennent autour de la table du fond. Les clients réguliers de l'auberge affectionnent ce coin, et, au café, les langues se délient. L'hôtesse elle-même s'approche souvent de ces bonnes gens. Souriante, elle les écoute bavarder sans malice, ni intentions perverses. « Les entendre, cela vaut une lecture de la Gazette de la Cour », affirme-t-elle.

Charlot se sent revivre dans cette atmosphère joyeuse et saine, quoique le souvenir de Perrine et du lointain Canada ne le quitte jamais, et serre parfois son cœur. Il a confiance que tout se terminera heureusement, grâce à la sage conduite de l'hôtesse et aux miracles de madame la Vierge. Il y croit ferme aux doux miracles de la Mère de Jésus, depuis cet après-midi inoubliable où des pièces d'or sont tombées entre ses mains. Il verra, certes d'autres merveilleux événements. Cette assurance lui fait joindre les mains avec ferveur, devant la statue de la

Madone. Certains jours, cependant, le temps lui dure et malgré lui, il devient pensif, ses yeux ont un regard absent, ses distractions font rire les habitués. L'un d'eux, un soir que le vin l'avait un peu grisé, se met à le considérer attentivement et s'écrie soudain à voix haute: « Hé! petit, quand tu ne souris plus, sais-tu à qui tu ressembles? Non? Écoute, je le sais, moi. C'est à l'un des petits Peaux-Rouges qui ont hébergé, ici, il y a quelques mois. Tu as les yeux du petit sauvage triste, tonnerre! tu les as! N'est-ce pas les amis? Regardez-le bien ».

Charlot, saisi, baisse vivement la tête. Tous les regards, à cet instant, convergent vers lui. Que va-t'on dire? Heureusement la bonne hôtesse se rapproche de la table. Elle questionne du regard et de la voix.

LA BONNE HÔTESSE

Que se passe-t-il, par ici? Pourquoi cette mine, Charlot? Aurais-tu brisé quelque vaisselle précieuse? Bah! tu sais bien que tu es pardonné d'avance.

CHARLOT

Non, cousine, ce n'est pas cela. Mais...

(Et des yeux pleins de détresse se lèvent vers elle.)

je me sens las, tout à coup, permettez-moi d'aller me reposer?

LA BONNE HÔTESSE

C'est cela, petit, va dormir. Tu aurais dû te retirer plus tôt.

(Elle le baise au front, et le suit des yeux, un peu inquiète.)



Tu as les yeux du petit sauvage triste, tonnerre !

L'HÔTE TAQUIN

Hé! Hé! ma bonne Dame, votre mioche de cousin n'aime guère la plaisanterie. Pardi! c'est ça sa fatigue.

LA BONNE HÔTESSE, *se retournant vivement.*

Quelle plaisanterie avez vous faite, Thomas Balourd, dites?

(Ses sourcils se froncent en entendant la voix avinée de son interlocuteur.)

L'HÔTE TAQUIN

Une petite drôlerie, ma bonne Dame, toute petite! J'ai comparé le cousin à un jeune sauvage. Ce qu'il en est resté coi, figé! Ah! Ah! Ah! est-il fier le petit pendard, est-il fier! Histoire de rire, pourtant, tout cela.

LA BONNE HÔTESSE, *mécontente.*

Charlot a raison de vous en vouloir, Thomas Balourd. Il aime sa race, il y tient tout comme vous. La plus vaillante race qui soit au monde, n'est-ce pas la nôtre, la française?

(Elle se penche et très significativement ajoute pour lui seul.)

Ce n'est pas Charlot qui s'oublierait au point de ne plus lui faire honneur du tout.

L'HÔTE TAQUIN, *se levant en titubant et le bonnet à la main.*

Vous fâchez pas, ma bonne Dame, vous fâchez pas! Tenez, je vous délivre de ma présence. Bonsoir!

LE VIEIL HABITUÉ, *il a assisté, sans un mot, à la scène.*

Madame, j'entends que l'on parle de sauvages. Vous plairait-il de savoir ce que sont devenus vos anciens pensionnaires? Si je me souviens bien, vous vous intéressiez à l'un d'entre eux, à celui qui avait les yeux de votre bambin. Thomas Balourd a raison sur ce point, Madame.

LA BONNE HÔTESSE, *un peu agacée.*

Des yeux honnêtes et clairs se ressemblent toujours, où qu'ils se trouvent, à qui ils appartiennent, Monsieur!

LE VIEIL HABITUÉ, *riant.*

D'accord, Madame, d'accord! Mais je puis raconter?

LA BONNE HÔTESSE

Racontez. Vous êtes toujours captivant, même lorsque vous nous parlez de la pluie ou du beau temps.

(Elle prend une attitude indifférente et range quelques assiettes.)

LE VIEIL HABITUÉ, *amusé.*

Merci, hôtesse, du compliment! Mais je ne m'offusque jamais de rien, vous le savez! Eh bien, d'abord, sachez que le petit sauvage triste n'est plus avec ses compagnons.

LA BONNE HÔTESSE

Non? Vraiment?

LE VIEIL HABITUÉ

Il s'est enfui, et...

(S'apercevant du trouble de l'hôtesse.)

Mais, qu'avez-vous, Madame?

LA BONNE HÔTESSE

Rien, un vertige. Il fait très chaud dans la salle, ce soir. Je vais m'asseoir pour vous écouter plus à l'aise.

LE VIEIL HABITUÉ

C'est vrai qu'il fait lourd, ici. Donc, le jeune Peau-Rouge a pris une nuit le chemin du roi. On ne le revit pas le lendemain, ni le surlendemain. On se mit à sa recherche. On fouilla tous les environs. En vain. Le capitaine huron, son maître, celui qui avait une figure vilaine et sournoise, — vous rappelez-vous? — paraissait désespéré; il gémissait, pleurait, hurlait selon les circonstances ou les témoins. Ses compagnons faisaient de même. Il n'y avait que leur chef — il avait l'air plus humain, celui-là pourtant! — qui gardait son calme et semblait même joyeux de la perte de son compatriote. Drôle d'engeance que ces sauvages! Des cœurs faits au rebours des nôtres!... Un jour, le capitaine huron fit une absence de quelques heures, vint tout près d'ici, paraît-il, et à son retour se mit à gambader, à

chanter, à rire disant à ses camarades dans je ne sais quelle langue du diable, ces paroles que l'on m'a traduites : « Je l'ai trouvé, le petit, je l'ai trouvé ! Bravo ! Bravo ! »

LA BONNE HÔTESSE, *haletante, les yeux effarés.*

Bien vrai, il avait retrouvé le petit? Près d'ici? Pourquoi, alors, ne l'a-t-il pas ramené avec lui?

LE VIEIL HABITUÉ, *surpris.*

Je ne croyais pas vous intéresser à ce point, patronne. Vous êtes toute pâle.

LA BONNE HÔTESSE, *se remettant.*

Occupez-vous moins de ma personne, voulez-vous, mon ami, et plus de votre histoire. Cela vaudra mieux.

LE VIEIL HABITUÉ, *bouche bée, puis riant.*

Bien, patronne, vous en avez, une façon de dire aux gens leur fait... Mais comme toujours je ne m'offusque de rien, vous le savez !... Mon histoire, patience, tire à sa fin. Le capitaine huron ne voulut rien dire d'abord. Il fallut le menacer pour obtenir de lui un aveu. Voici ce qu'il apprit enfin : Le jeune sauvage habitait une maison qui ressemblait à une église, «si grande, si belle ! » disait-il. Ses maîtres étaient riches, nobles et titrés. Il les aimait de tout son cœur. Il ne voulait pour rien au monde les quitter. On promettait d'ailleurs de l'élever et de le

garder contre tout danger. Surtout on lui avait remis, à lui le capitaine, afin d'obtenir son silence, de belles pièces d'or toutes neuves. Il avait consenti à se taire et était revenu joyeux. C'est un peu vrai tout cela, Madame, car mon ami a vu les pièces d'or. Il les a vues, les a comptées. Il y en avait huit, toutes reluisantes.

LA BONNE HÔTESSE, *toute joyeuse.*

Il y en avait huit, dites-vous? Huit? C'est bien le nombre, oui, oui.

LE VIEIL HABITUÉ

Comment, c'est bien le nombre? Qu'en savez-vous patronne?

LA BONNE HÔTESSE, *se mordant les lèvres.*

C'est-à-dire que je... enfin que je ne sais plus ce que je dis tellement je suis heureuse de voir l'enfant entre bonnes mains. Il me plaisait tant ce petit! Votre histoire, mon ami, savez-vous que vous devriez la raconter en commençant par la fin. C'est le moment le meilleur! Vous m'avez fait languir.

LE VIEIL HABITUÉ, *hochant la tête.*

Je ne pense pas ainsi. Ça ne me satisfait guère. Je voudrais connaître les nouveaux maîtres du petit sauvage. Je ne me fie pas du tout à ce Huron hypocrite. Du noir sur du blanc avec la crapule, c'est ma maxime, patronne.

LA BONNE HÔTESSE

Vous avez tort. L'enfant est heureux vous dis-je. Je vous l'assure. J'en rendrais au besoin témoignage.
(*Elle rit.*)

LE VIEIL HABITUÉ, *la regardant narquoisement.*

Êtes-vous drôle, patronne, êtes-vous drôle, ce soir? Je ne vous ai jamais vue ainsi.

LA BONNE HÔTESSE

Bah! je suis sans doute plus fatiguée que je ne crois. Ma vieille tête se brouille. Je me retire.

Elle s'éloigne. Le brave homme monologue en souriant: « Elle est singulière, en effet la patronne! Eh! je crois que le petit cousin normand y est pour quelque chose. A son âge on ne joue pas à la maman sans qu'il en coûte. On se fatigue vite et bien ».





XI

JOIES ET TRISTESSES

« DIEPPE ! Dieppe ! Descendez de voiture, Mesdames, Messieurs ! Dieppe ! Dieppe ! Descendez, on ne se rend pas plus loin ! »

Un brouhaha accompagne les paroles du messager ordinaire faisant le service entre Paris et Dieppe. C'est le matin, et des voyageurs à la mine chiffonnée, aux pieds engourdis, aux mains paresseuses se secouent, se pressent et se bousculent. Les uns quittent le lourd véhicule en maugréant, les autres en riant. Ces quatre jours d'intimité ont rendu à chacun leur humeur naturelle.

La bonne hôtesse apparaît une des dernières à la porte de la voiture. Charlot la devance et saute vivement sur le pavé. Il lui tend la main car le marche-pied est élevé. Puis il la débarrasse de son sac.

CHARLOT

Vous me suivez, cousine, n'est-ce pas? Je me rappelle bien l'auberge du vieil Ephrem.

LA BONNE HÔTESSE

Oui, oui, petit. Mais ne trottine donc pas si vite. Je n'ai pas ton âge.

CHARLOT

Non, cousine. J'irai plus lentement. Mais comme je suis heureux d'être à Dieppe. Je volerais, si je le pouvais.

LA BONNE HÔTESSE

Je vois cela, mon jeune pinson. Et ta joie est communicative. Ah! qui m'aurait dit que je ferais ce long voyage en ton honneur, que je quitterais pour un mois, plus peut-être, ma chère auberge, mes vieux clients. Il vont se sentir comme des poissons hors de l'eau jusqu'à mon retour. Quelques-uns pleuraient, tu sais!

CHARLOT

En effet, cousine. Thomas Balourd avait une grosse larme qui a roulé sous sa moustache. Il s'est détourné, mais pas assez vite, je l'ai vue. Il m'a reproché savez-vous quoi? De vous avoir ensorcelé! Quel gros mot! Ensorcelé! Comme si, tout le temps, vous ne faisiez pas le travail de madame la Vierge qui veut me réunir à Perrine.

LA BONNE HÔTESSE, *un peu essoufflée.*

Arrivons-nous, Charlot? Je n'en puis plus.

CHARLOT

Nous sommes tout près. Voyez, c'est la maison, ici, à votre droite, la maison aux volets jaunes et verts.

Un garçon d'auberge qui balaye la porte d'entrée, les aperçoit et accourt au-devant d'eux. Il les introduit dans la salle à manger. A cause de l'heure matinale, personne encore n'est attablé. L'aubergiste, entendant du bruit, sort de sa chambre, placée au fond de la pièce. Il s'approche en saluant.

L'AUBERGISTE

Qu'y a-t-il pour votre service, ma chère Dame?

LA BONNE HÔTESSE

Je désire logement et couvert, aubergiste, pour moi et ce mioche. Je ne sais, par exemple, pour combien de temps je séjournerai ici.

L'AUBERGISTE

Très bien, Madame. Vous aurez tout ce que vous désirez chez moi. La maison est remarquable. Vous verrez. Madame est de Paris, je vois cela à son langage. Et restez tant que le cœur vous en dira, ma chère Dame.

LA BONNE HÔTESSE, *riant.*

Le cœur? La bourse aussi, n'est-ce pas? Dois-je payer d'avance, aubergiste?

L'AUBERGISTE, *embarrassé.*

Oui et non. C'est comme il vous plaira. J'ai confiance en Madame.

LA BONNE HÔTESSE (*elle ouvre sa bourse et verse de la monnaie entre ses mains*).

Il ne faut pas témoigner trop de confiance aux inconnus, aubergiste. Prenez ceci.

L'AUBERGISTE, *radieux.*

Madame a raison. Hé! hé! ce n'est pas à tous que je parle comme à Madame. Je vois que Madame est une femme d'expérience. On la dirait presque du métier.

LA BONNE HÔTESSE, *souriant.*

Qui sait, aubergiste, vous êtes peut-être plus près de la vérité que vous ne croyez! Allons, menez-moi à ma chambre. Je déjeunerai dans une heure.

L'AUBERGISTE

C'est cela. Dans une heure, ma femme ira prévenir Madame et le petit Monsieur. Vous ferez connaissance.

On fait si bien connaissance que la causerie se prolonge longtemps entre la bonne hôtesse, la femme de l'aubergiste, — un brave cœur! — et Charlot. L'aubergiste, par un coup discret à la porte, les avertit de l'avance de l'heure. Neuf heures! Et le café qui attend encore!

La bonne hôtesse se sent toute remontée. Elle a appris des détails intéressants, quelques-uns importants concernant l'avenir de Charlot. D'abord, le vieil Ephrem, l'ancien messager, faisant le service

entre Dieppe et les bourgs environnants, vit encore. Il pensionne dans un hospice situé à peu de distance de l'auberge.

Puis, la tante Claudine Le Jeal, qui n'est pas non plus disparue de ce monde, est devenue paralytique. On la dit convertie. La femme de l'aubergiste a ajouté en regardant Charlot : « Je crois, petit, que la nouvelle du soi-disant accident survenu à Perrine et à toi, il y a trois ans, a contribué à sa maladie. Elle a décliné depuis cette époque. Car, tu sais, à Offranville comme à Dieppe, on a cru ferme que vous vous étiez noyés. Tu verras, cet après-midi, par les exclamations de stupeur du vieil Ephrem si je ne te dis pas la vérité. C'est égal, ma chère dame, conclut-elle en se tournant de nouveau vers l'hôtesse, je pense qu'il serait dans l'intérêt de l'enfant que vous tentiez une démarche auprès de la vieille tante. Elle est riche et laissera peut-être du bien à l'enfant, si elle a le cœur repentant comme on le dit ». La bonne hôtesse approuva ces paroles, se disant en elle-même : « Allons d'abord chez le prêtre qui assiste Madame Le Jeal. On doit le connaître ici. Il m'aidera de ses lumières ».

L'après-midi est émouvant pour Charlot qui est reçu avec de grosses larmes de joie par le vieil Ephrem. Il n'est pas lent à reconnaître le frère de la petite Perrine qu'il aimait tant, qu'il se reprochait de ne pas avoir gardée auprès de lui plus longtemps. « Les événements auraient pris une autre tournure s'il s'était rendu lui-même avec les petits chez la



tante Le Jeal », avait-il coutume de répéter. Il fallut que Charlot promit de venir le voir tous les jours, d'ici à son départ pour le Canada. « Ta vie, tes aventures, petiot, il faut du temps avant que tout cela se range dans ma vieille tête », finit-il, riant et pleurant tout à la fois.

La bonne hôtesse, de son côté, a une longue entrevue avec le chanoine qui se rend chaque jour auprès de Mme Le Jeal. La maladie de celle-ci pouvant s'aggraver d'un moment à l'autre, il était bon qu'un prêtre se tînt à sa disposition. D'ailleurs, la pauvre femme réclame sans cesse les secours de la religion. Ses fautes passées, son égoïsme, son avarice la plongent dans des accès de désespoir. Le chanoine est heureux d'apprendre que les petits-neveux d'Offranville vivent encore. Sa malade lui en parle fréquemment, « craignant de ne jamais pouvoir expier ses torts envers eux ». « Ah! Madame, dit le prêtre, que la Providence est miséricordieuse! Voyez quelle douceur elle ménage au repentir brûlant de ma pénitente. Ce cher petit n'aura qu'à apparaître à son chevet pour qu'elle se sente aussitôt plus en paix avec Dieu, avec le monde, avec elle-même. Ce sera la douce colombe lui apportant le gage du pardon divin ».

Il est convenu que le jour suivant, dans l'après-midi, la bonne hôtesse se présentera avec Charlot chez la tante Le Jeal. On attendra le chanoine au salon.

Avec quel soin, le lendemain, la bonne hôtesse

habille Charlot, peigne ses fins cheveux. Soucieuse, impressionnée à l'avance, elle cause de la visite à la tante Claudine. Le cœur de l'enfant s'attendrit. « Il essaiera de consoler sa parente, comme l'aurait recommandé Perrine », assure-t-il, de son petit ton fervent. La bonne hôtesse l'embrasse. « Quelle tendresse, songe-t-elle, ont l'un pour l'autre les deux orphelins ; si tôt qu'un événement surgit, le petit se cramponne au souvenir de sa sœur ! »

Chez Mme Le Jeal, le prêtre accueille les visiteurs, à l'entrée du salon. « Suivez-moi sans tarder, dit-il, ma malade est dans un état fébrile depuis que je lui ai appris la bonne nouvelle. Si je l'eusse écoutée, vous seriez ici depuis hier ».

On traverse le somptueux salon dans toute sa longueur ; on tourne à droite dans un couloir éclairé par un œil-de-bœuf, orné d'une fine sculpture. Tout au bout, le prêtre frappe à une porte entr'ouverte. Une femme de chambre apparaît. Avec un sourire entendu, elle livre passage aux arrivants.

Au milieu de la vaste pièce, l'invalide est étendue sur une chaise oblongue aux bois artistiquement travaillés. La forme frêle du corps se dessine sous les courtines de soie. La tête pâle où rayonnent des yeux ardents, très noirs, où la vie semble s'être toute concentrée, retient les regard. Ces yeux immenses s'attachent, se fixent, se rivent sur Charlot, Ils suivent ses moindres mouvements. Ils s'élargissent soudain. L'enfant vient de s'approcher. Un frémissement léger les agite. Les yeux se ferment... Inquiète,

la femme de chambre s'incline sur la malade, un cordial à la main. Mais d'un geste elle est repoussée, et faiblement l'invalide appelle le prêtre.

MADAME LE JEAL

M. le chanoine... vous ne m'aviez... pas dit... que cet enfant... était le portrait vivant... de l'autre... mon petit chéri à moi!... Regardez le tableau... à droite... mon Paul!...

LE CHANOINE, *hochant la tête.*

C'est inutile. J'ai constaté, tout à l'heure la ressemblance. Quelle douce consolation Dieu vous envoie dans vos souffrances, madame Le Jeal!

MADAME LE JEAL, *désignant la bonne hôtesse.*

Qui est... cette personne?

LE CHANOINE

La protectrice de Charlot, son bon ange, celle qui a eu l'heureuse inspiration de venir ici sans tarder. Nous vous apprendrons peu à peu quelles ont été les épreuves de votre neveu, madame Le Jeal.

MADAME LE JEAL

Que tous deux... s'installent... dans la maison...

(*Puis une larme roule sur sa joue.*)

Que le petit ne me quitte pas... Ce ne sera pas pour longtemps.



Charlot a pris sa main décharnée dans la sienne.

Charlot s'est agenouillé près de sa tante. Il a pris sa main décharnée dans la sienne. Doucement, il la baise et la caresse. Puis, apercevant tout près un siège bas, il s'en empare et très confortablement s'installe aux pieds de l'invalide. Il reprend sa main.

Le prêtre fait un signe à la bonne hôtesse. Tous deux, sans bruit, quittent la pièce.

LE CHANOINE, *de retour au salon.*

Ma bonne Dame, vous avez entendu la recommandation de madame Le Jeal : demeurer ici Charlot et vous. Pouvez-vous vous conformer à ce désir? Je crois, ainsi qu'elle le déclare elle-même, que ce ne sera pour longtemps. Ses jours sont comptés.

LA BONNE HÔTESSE

Certes oui, Monsieur le chanoine, je resterai tout le temps qu'il faudra.

(Souriant et regardant partout.)

Je vais habiter un château pour la première fois de ma vie.

LE CHANOINE, *avec bienveillance.*

Dieu dirige nos pas dans des sentiers de ronces ou de roses. Il est le maître. Vous êtes arrivée, Madame, juste à l'heure du miracle pour le petit. Son avenir, grâce à sa tante, est assuré. J'entends que le notaire sera ici cet après-midi.

J'en suis heureuse. Le cher enfant mérite par son courage le bien qui lui arrive. Qui m'aurait dit, tout de même, M. le chanoine, que le petit sauvage malheureux qui frappait à mon volet, il y a deux mois à peine, deviendrait l'héritier d'une riche famille normande!

Durant les quinze jours qui suivirent, la bonne hôtesse ne voit Charlot qu'une fois par jour. Tous deux alors, se rendent à l'hospice auprès du vieil Ephrem. Quel contentement manifeste le vieillard dès qu'il apprend les dispositions de la tante Claudine! Charlot a cependant, un jour, le chagrin d'apprendre que le curé d'Offranville a rendu sa belle âme à Dieu. Que l'enfant aurait aimé revoir le doux vieillard! Le notaire du bourg, un ami de son père, est aussi décédé depuis peu. « Que veux-tu, petit, observe avec philosophie et beaucoup de sens chrétien le vieil Ephrem, nous avons tous l'âge réglementaire. L'heure de notre service auprès du bon Dieu sonne, aujourd'hui pour l'un, demain pour l'autre ».

Sauf pour cette visite quotidienne, Charlot ne quitte pas le chevet de sa tante. Une tardive mais profonde affection a surgi dans ce cœur amolli par le repentir. Une nuit, Charlot est réveillé en toute hâte. La fin est venue. Bien paisiblement au petit jour, la tante Claudine s'éteint, son regard, dans lequel brille un suprême éclair de tendresse, fixé sur l'enfant, à genoux, près d'elle. Dès que le médecin

se retire, le petit, en réprimant ses sanglots, demande au prêtre, demeuré dans la chambre pour prier, la permission de fermer lui-même les yeux de la tante Claudine. Attendri, le prêtre suit du regard les gestes de l'enfant. Se levant ensuite, il le bénit, disant : « La compassion porte bonheur, petit ».





XII

COÏNCIDENCES INESPÉRÉES

LES dispositions testamentaires de Mme Le Jeal avaient déçu le ban et l'arrière-ban des petits-neveux et des petits-cousins. Tous comptaient partager entre eux la fortune de la vieille parente. Cette femme détestable allait au moins faire un geste involontaire de générosité : laisser derrière elle de beaux écus sonnants. Eh bien, non. Voilà qu'un petit neveu que l'on croyait mort depuis trois ans, dont le père avait été chassé du manoir familial, voilà que cet enfant reparaissait, se faisant chérir au point de recueillir, lui et une fantomatique petite sœur nommée Perrine, l'héritage entier. Cela était renversant, vexant au possible. Il fallut néanmoins se rendre à l'évidence et se contenter de legs minimes. On partit furieux, sans un regard vers Charlot que l'on appela avec dédain : l'usurpateur.

L'enfant fut chagriné de cette hostilité. Sa nature généreuse ne pouvait comprendre que l'envie, la jalousie, la mesquinerie du cœur, rongent l'âme à

la façon d'un chancre et empêchent l'éclosion du moindre bon sentiment. Il se consola vite. Tant de braves gens l'entouraient. Outre la bonne hôtesse, sa tante avait de vieux serviteurs qui l'aimèrent tout de suite. « Ce petit M. Le Jeal, s'exclamaient-ils, quel solide et joli gars! Et c'est doux et poli avec cela! Une vraie chance pour nous de servir un si bon môme! » Ils s'empressaient à l'envi autour de lui, lui faisaient fête... Ah! il vivait un peu comme dans un rêve le pauvre Charlot! Lui qui avait connu, durant ses deux ans chez les sauvages, le dénuement le plus complet, la faim, la soif, la maladie, les mauvais traitements, il s'étonnait sans cesse. Lorsque le matin, il entrait dans la vaste salle à manger de sa tante, vêtu de soie et de velours; lorsqu'il voyait s'approcher pour veiller sur lui et satisfaire ses moindres désirs, un serviteur en livrée, il se prenait à sourire. Il soufflait à l'oreille de l'hôtesse: « Cousine, que dirait Perrine ou Iouantchou de me voir traiter en prince? » La bonne hôtesse riait. « Hé! hé! petit, disait-elle, tout arrive dans la vie. L'imprévu, souvent, l'impossible, parfois! N'ai-je pas quitté, moi, ma chère auberge? Et pour qui s'il vous plaît? Pour un galopin, qui me mène aujourd'hui par le bout de son nez rose». Elle se sentait heureuse, la brave femme, et larmoyait souvent à la vue de cette félicité inattendue.

On atteint ainsi le commencement d'avril 1639. Le chanoine veille. Sitôt qu'une occasion favorable se présentera pour le voyage au Canada, le pieux

ecclésiastique préviendra Charlot. Il le remettra en des mains sûres.

Un après-midi, Charlot, assis aux pieds de la bonne hôtesse, près de la porte-fenêtre du grand salon, voit entrer le chanoine, joyeux et épanoui. Il est suivi d'une dame qui a la plus ravissante figure du monde : de jolis yeux noirs, pensifs et caressants, un teint rose, des lèvres souriantes. Et quelle distinction dans la démarche gracieuse et souple de la visiteuse ! Interdit, Charlot se lève. Il salue timidement. La bonne hôtesse en fait autant.

LE CHANOINE

Mon petit ami, venez, approchez-vous sans crainte.

(à la bonne hôtesse.)

Chère Madame, j'apporte une bonne nouvelle. D'abord cette noble dame que je vous présente, c'est Madame Marie-Madeleine de Chauvigny de la Peltrie. Elle est aussi vaillante, que pieuse et généreuse. Ayant résolu de travailler à l'éducation des sauvages, elle va fonder un couvent d'ursulines dans le lointain Canada. Elle s'embarque prochainement.

CHARLOT, *fou de joie.*

Alors, je pars, moi aussi, Monsieur le chanoine? Madame... je...

(*Tout en avançant des sièges aux arrivants, l'enfant lève des yeux où s'exprime son grand désir.*)

MADAME DE LA PELTRIE

Oui, oui, petit, je vous amènerai là-bas. Je connais votre histoire Charlot, et brûle du désir de vous entendre la raconter vous-même. Vous me narrerez beaucoup de détails, n'est-ce pas, concernant les contrées où je vais habiter avec vous? Ah! ces pauvres enfants sauvages, qu'ils m'attendrissent à l'avance, que je les aime déjà!

La voix de la grande dame normande est si douce, si suave, que Charlot, fasciné, se glisse près du fauteuil, encore plus près, sa petite figure extatique, toute tendue de plaisir et d'intérêt.

Le chanoine se met à rire. « Madame de la Peltrie, dit-il, voilà votre première conquête canadienne. Charlot n'entend plus, ne voit plus que vous. »

MADAME DE LA PELTRIE, *posant sa main sur la tête de Charlot.*

Le cher enfant!... Demain, petit, il faut venir me voir au couvent de Sainte-Ursule. La distance d'ici au monastère, sera vite franchie en voiture.

(S'adressant à l'hôtesse.)

Vous me l'amènerez n'est-ce pas, ma bonne Dame? Il faut qu'il fasse connaissance avec ses compagnes de voyage. Trois ursulines m'accompagnent au Canada : les Mères Marie de l'Incarnation, Bernard de Saint-Joseph et Cécile de Sainte-Croix. Puis de là, Charlot pourra se rendre chez les hospitalières de Dieppe. Trois religieuses de cette maison seront aussi du voyage. C'est Madame de Combalet, la fu-

ture duchesse d'Aiguillon comme chacun sait, qui les envoie dans la Nouvelle-France, afin de fonder un hôtel-Dieu à Québec. Ah! Monsieur le chanoine, que ce sont de saintes âmes que ces religieuses! Mais je crois que Mère Marie de l'Incarnation, une des ursulines, les dépassent toutes dans les voies de la perfection. Elle y court. Elle y vole. Quelle mystique admirable!

LE CHANOINE

En effet, Madame. Je causais, hier, avec elle. J'en ai été ému jusqu'aux larmes.

MADAME DE LA PELTRIE

La France perd en elle une suppliante de choix, une âme d'oraison et de prière. Mais s'en doute-t-on?

LE CHANOINE

Peut-être, Madame. Mais chez nous la générosité doit être sans cesse à l'ordre du jour. Souvenez-vous! *Gesta Dei par Francos!*

Le lendemain, Charlot entre en relation avec les ursulines et les hospitalières de Dieppe. A combien de questions anxieuses l'enfant doit répondre! Que de fois, il reprend le récit de la vie dangereuse, active, pleine d'imprévu qui est celle de tout Canadien. Son ton enthousiaste plaît beaucoup. « On peut donc aimer le terrible pays de Canada, se disent entre elles les nonnes. Voyez ce petit! Il ne saurait vivre ailleurs que dans les forêts de Québec! Ah! c'est

tant mieux pour nos sœurs qui s'en vont là-bas, c'est tant mieux! »

Le 18 avril, Charlot se rend de bonne heure, au port de Dieppe. On a signalé durant la nuit l'arrivée du vaisseau amiral *Le Saint-Joseph*. C'est le navire que la compagnie des Cent-Associés met à la disposition de madame de la Peltrie. Cette société se montre ravie de l'intérêt que porte au Canada, la riche grande dame normande. Charlot aperçoit *Le Saint-Joseph*, qui se balance en rade. Il bat des mains. La bonne hôtesse essuie furtivement une larme. Peu de jours, maintenant, lui restent à passer en compagnie de cet enfant auquel elle s'est attachée de tout son cœur. Il semble vraiment qu'il soit un peu à elle, qu'un lien mystérieux de parenté l'unit à ce garçonnet tendre et caressant.

La veille encore, de quelle délicatesse Charlot a fait preuve envers sa protectrice et le vieil Éphrem! Le notaire a fait appeler la bonne hôtesse dans son étude, en grand mystère. L'air malicieux, le tabellion commença d'abord par causer longuement d'affaires, par la rassurer sur la gestion des capitaux de Perrine et de Charlot. « Malgré l'établissement lointain des orphelins, explique-t-il, rien ne sera à craindre d'ici à leur majorité, grâce au choix excellent d'un tuteur et d'un subrogé-tuteur. » Enfin, il clôt l'entretien par ces quelques mots : « Et maintenant, Madame, sachez que mon jeune client veut absolument, ab-so-lu-ment, vous entendez, vous offrir un cadeau avant votre départ. Que diable il a le cœur

bien placé, ce mioche, il comprend tout ce qu'il vous doit ! Ah ! la reconnaissance, ma bonne Dame, la reconnaissance, aidons de toutes nos forces à son développement. C'est rare, bien rare de la rencontrer solidement établie dans les cœurs, jeunes ou vieux ! Alors voici ce que j'ai suggéré à votre protégé : vous constituer une petite rente viagère. Acceptez, acceptez, Madame, vous le pouvez, ajouta-t-il, en voyant l'air surpris, un peu effrayé de la bonne hôtesse. L'enfant a les moyens de se montrer généreux. Le vieil Éphrem aura aussi sa part. Je dois le voir demain matin. Je n'aurai plus ensuite qu'à satisfaire le troisième et dernier désir de mon mignon client : racheter la maison d'Offranville où sont nés les petits. C'est vous, Madame, paraît-il, qui avez conseillé cette acquisition. Vous avez eu raison. Ces jours-ci, je crois qu'il sera possible à Charlot de visiter en propriétaire la maison où ses parents sont morts. Pour le reste, et le notaire rit en se frottant les mains de satisfaction, il faut attendre, m'a dit l'enfant, l'avis de Perrine. Quel phénomène de sagesse doit être cette petite sœur, à en juger par les paroles de maître Charlot ! Allons, allons, Madame, remettez-vous, ne pleurez pas ainsi !... Bien... La reconnaissance, la reconnaissance, n'est-ce pas, cultivons-la ! Au revoir ma bonne Dame. »



XIII

SURPRISE !

ENFIN la température se montre favorable et Charlot est prié de se tenir prêt pour le 4 mai au matin. *Le Saint-Joseph* lèvera l'ancre, au petit jour. Que l'enfant se sent ému à cette nouvelle! Sa protectrice s'en montre si triste que le petit n'ose manifester sa joie. D'ailleurs le chagrin de la séparation l'affecte aussi. Depuis quatre mois il a accoutumé d'accourir près de la bonne hôtesse, de lui confier ses ennuis, de prendre ses conseils, de causer longuement avec elle de ceux qu'il aime. Avec quelle ferveur, matin et soir, il prie près d'elle. Souvent, le soir, après un dernier baiser, il lui souffle tout bas: « Cousine, madame la Vierge m'aime beaucoup puisqu'elle m'a donné une si bonne gardienne. Je l'en ai remerciée tout à l'heure. »

Le 2 mai, dans l'après-midi, il y a du brouhaha autour du grand salon de Mme Le Jeal. On rassemble les nombreux colis que Charlot apporte au Canada. Le petit héritier a fait de riches emplettes aux-

quelles l'on n'a pas voulu s'opposer. Il se montrait si heureux d'apporter à chacun des cadeaux. Charlot s'agite joyeusement autour des malles. Il fredonne, ses petites mains enfoncées dans ses poches. S'apercevant que quelques-uns des colis n'ont pas encore été verrouillés, il les ouvre au hasard. Il s'enchante à leur vue. Il appelle la bonne hôtesse qui, toujours complaisante, s'approche. Il retire certains objets.

CHARLOT

Cousine, voyez! Croyez-vous que Perrine aimera ce bonnet bleu? Ce bleu, c'est la couleur de ses yeux, vous savez. Oh! ma belle Perrine à moi! Et cette guimpe, et ces rubans, cousine!

LA BONNE HÔTESSE

Ta mignonne sœur sera un amour dans ces vêtements.

CHARLOT

Et cette dentelle? Madame de Cordé en sera contente, n'est-ce pas? Elle en a déjà beaucoup de ces babioles. C'est une si grande dame. Mais je crois que celle-ci posée sur ses cheveux blancs lui plaira.

(*Câlin.*)

Laissez-moi vous l'essayer, cousine?

LA BONNE HÔTESSE

Je ne suis pas une grande dame, Charlot, voyons!

CHARLOT

Bah! vous en serez une plus tard, cousine. Lorsque vous ferez un héritage, comme moi.

LA BONNE HÔTESSE, *riant.*

Merci, petit, de tes souhaits.

(*Elle se pare de la dentelle.*)

J'attends l'héritage, qu'on se dépêche!

CHARLOT, *ravi.*

Vous ressemblez tout à fait à Mme de Cordé.

(*Puis fouillant encore dans la malle.*)

Cousine, regardez, la serge de Fécamp que je donnerai à Julien. Oh!... tout près le pistolet pour M. Olivier. Tiens, le polichinelle que j'offre au petit Jacques Bourdon. Oh! je vois là...

LA BONNE HÔTESSE, *arrêtant ses mains qui de nouveau plongent dans le colis.*

Tu n'as oublié personne. Je vois cela. Mais écoute, petit, l'heure avance. Nous faisons cet après-midi notre dernière visite au port. Demain, il y aura beaucoup de préparatifs à faire, tu le sais bien. Va mettre tes vêtements de sortie. J'ai déjà les miens, vois?

CHARLOT

J'y vais, j'y vais.

(*Se retournant, il voit la bonne hôtesse qui le suit du regard, ses yeux nouveaux pleins de larmes.*)

Cousine, cousine, vous pleurez sans cesse, pourquoi ne vous décidez-vous pas à venir avec moi, là-bas? On vous aimera tant. Vous ne saurez jamais combien. Et moi,

(*soupirant d'aise.*)

plus rien ne manquera à mon bonheur.

LA BONNE HÔTESSE, *le pressant contre elle et hochant la tête.*

Hélas! petit, à mon âge, on ne s'acclimate nulle part. Les glaces du Canada font peur à mes soixante ans. J'aurai du chagrin, beaucoup de chagrin de ton départ, mais en songeant à tout ce qui t'arrivera d'heureux là-bas, je me consolerai. Tu m'écriras fidèlement tous les ans. Je ferai de même. Et puis, qui sait, dans treize ans, majeur, tu seras sans doute forcé de revenir en France. Tu ne deviendras pas un héritier indépendant et titré, sans qu'il t'en coûte quelques démarches. Dieu me permettra de vivre jusque-là. Nous le lui demanderons tous les jours. Bah! je ne serai pas encore si vieille.

(*Sa figure s'égaie.*)

CHARLOT, *vivement.*

Vous ne serez jamais vieille. Je ne veux pas. Tous ceux que j'aime doivent rester... pas vieux et beaux.

(*Après une dernière caresse, Charlot s'échappe en courant.*)

Je reviens tout de suite, cousine.

On part. Affectueusement accroché au bras de la bonne hôtesse, Charlot s'intéresse à tout ce qu'il voit dans les rues de Dieppe. Les passants suivent l'enfant du regard. Sa merveilleuse histoire est maintenant connue de tous. Voilà le port! Qu'il apparaît dans une belle rumeur! On décharge prestement un navire arrivé la veille, et des matelots, criant et jurant un peu, courent dans toutes les directions. D'au-



Charlot se suspend au cou du matelot...

tres s'approchent de la rive à grands coups de rames. *Le Saint-Joseph,* doucement bercé par une brise qui vient de s'élever, demeure d'un calme souverain au milieu de cette agitation. Charlot le désigne avec fierté à la bonne hôtesse. « Quel navire! Voyez, cousine, comme il est construit pour atteindre des pays lointains! Car, vous ne pouvez vous figurer comme c'est loin de la terre de France mon cher pays de Canada. Et... » Charlot s'interrompt brusquement. Ses yeux tombent sur un groupe de matelots qui passent à gauche. Un rude gaillard, long et maigre, aux cheveux tout blancs, marche la tête basse au milieu d'eux. Il se redresse soudain. Charlot, le voyant mieux, frémit de tout son corps. Sa main, qui saisit celle de sa protectrice, est toute froide d'émotion.

LA BONNE HÔTESSE, *inquiète.*

Qu'as-tu donc, enfant?

CHARLOT, *le regard bouleversé.*

Cousine, ce matelot,... là, là, à notre gauche... je crois que c'est... Ah! mon Dieu...

(*Et, lâchant soudain la main de la bonne hôtesse, Charlot s'élance, les bras tendus, à la poursuite de cet homme.*)

Stupéfaite, ne comprenant rien à la conduite de l'enfant, la bonne hôtesse le suit à pas pressés. Elle entend soudain une exclamation de joie puis de détresse. Le matelot que Charlot vient de rejoindre et au cou duquel il s'est suspendu, chancelle, porte la main à sa gorge comme s'il étouffait, puis tombe de tout son long entraînant Charlot dans sa chute.

Un rassemblement se produit aussitôt. La bonne hôtesse peut avec peine s'approcher. Elle écarte quelques curieux. Elle appelle l'enfant, angoissée. Ah ! il est là ! Agenouillé, ne semblant voir personne, Charlot caresse doucement les cheveux du matelot et murmure à son oreille toutes sortes de tendresses. Autour de lui on s'exclame : « Le pauvre mignon en a-t-il du chagrin ! » — C'est le petit neveu de Madame Le Jeal, — un gosse gentil et riche, je ne vous dis que ça ! — Mais que veut-il donc à ce vieux matelot ? Ça n'est-il pas triste d'entendre se lamenter comme ça !

À la voix de la bonne hôtesse, cependant, Charlot se retourne, et moitié riant, moitié pleurant, dit : « Cousine, c'est Julien, mon bon Julien que je viens de retrouver. Mon grand ami de là-bas. Nous ne nous quittions jamais. Vous le savez. Mais,

(*Et l'enfant passe sa main sur son front*),

je ne comprends pas pourquoi il est ici. Peut-être me cherche-t-il ? Et voyez,

(*Charlot effleure d'une nouvelle caresse la tête blanche du matelot.*)

il a les cheveux tout blancs, mon Julien.

(*Il se penche de nouveau.*)

Oh ! Julien, Julien, tu ne m'entends donc pas ? c'est Charlot. Regarde-moi !

(*S'effrayant tout à coup il s'adresse à la bonne hôtesse.*)

« Cousine, il ne va pas mourir, dites ? » Et n'y tenant plus, l'enfant se met à sangloter douloureusement, entourant de ses bras le corps inerte du matelot.

LA BONNE HÔTESSE, *le secouant un peu.*

Non, non, mon enfant, il ne mourra pas. Ne gémis pas ainsi. Vois quels soins lui prodiguent ses compagnons ! Il n'est qu'évanoui.

UN MATELOT, *très ému, et regardant Charlot.*

Mon beau petit monsieur, c'est-il vous qui êtes Charlot? Ah! ce que le pauvre vieux qui est là, quasi-mort, vous aime. En a-t-il versé des larmes sur vous ! Encore hier ! Par exemple, il s'afflige la nuit. Le jour, dur à l'ouvrage, il travaille comme quatre et n'ouvre jamais la bouche. Ah !... mon petit homme, patience, il revient à lui !

Julien a un long frémissement. Un peu de sang remonte à ses joues. Il ouvre les yeux. Haletant, Charlot guette son regard. Il glisse insouciant sur tous les assistants. Tout à coup une petite main tourne doucement le visage du matelot. Et... Julien revoit Charlot. Oui, ce sont les yeux de Charlot, ses yeux aimants, fous de joie en ce moment, qui le regardent. En un geste vif, le matelot attire l'enfant sur sa poitrine : « Charlot... toi,... toi,... ! » murmure-t-il. Puis le silence se fait. Personne ne bouge. Des larmes sont dans tous les yeux. Une voix chaude et grave, qui fait sursauter Charlot, vibre soudain près d'eux : « Hé ! là, les amis, qu'y a-t-il donc qui vous tient ainsi inoccupés? Et la manœuvre? » C'est M. de Courpon, c'est le capitaine du navire nouvellement arrivé, qui s'inquiète avec raison de son équipage.

Tout en ne lâchant pas Julien qu'il entraîne, Charlot sort du groupe et apparaît devant M. de Courpon.

CHARLOT, *s'inclinant.*

Ne grondez personne, M. le capitaine. Tout cela, c'est ma faute.

M. DE COURPON, *surpris, mais souriant du ton crâne de Charlot.*

Ta faute, mon gosse! Mais qui es-tu, d'abord?

CHARLOT, *déçu.*

Vous ne me reconnaissez pas, M. le capitaine? Oh! que j'en suis marri! Julien, dis un peu à M. de Courpon qui je suis?

M. DE COURPON, *mettant ses deux mains sur les épaules de l'enfant qu'il baise au front.*

Inutile, mon petit Charlot, inutile. J'y suis. Mais tu sais, c'est le bonheur qui marque la figure de Julien qui m'éclaire.

JULIEN L'IDIOT

Mon capitaine, je suis si heureux que le cœur m'en fait mal. Je ferai brûler une chandelle devant la bonne sainte Vierge, ce soir, pour dire ma joie.

M. DE COURPON, *ému lui aussi.*

C'est cela, c'est cela.

(*D'une voix taquine.*)

Mais tu as sans doute besoin d'un congé, ce soir, Julien?

JULIEN L'IDIOT, *craintivement.*

Oui, mon capitaine. Et demain aussi, mon capitaine.

CHARLOT, *intervenant.*

Oh! M. le capitaine, ce n'est pas cela du tout que je veux, moi. Il me faut bien plus. Julien ne me quittera plus jamais, jamais. Tu m'entends Julien?

(*Le matelot ne répond rien, mais ses yeux son éloquents.*)

Et puis, vous savez

(*L'enfant se rapproche et parle bas à M. de Courpon.*)

je suis riche maintenant, M. le capitaine. Je paierai tout ce que vous demanderez pour ravoir Julien bien à moi.

M. DE COURPON, *riant et pinçant la joue de Charlot.*

Nous en reparlerons demain, petit. Reviens me voir et causer.

(*Avec un soupir de soulagement.*)

Hé! hé! je ne suis pas du tout fâché de l'événement, Charlot. Bien au contraire. Tu fais en ce moment un homme heureux, oh! combien heureux, va! Julien va te raconter dans quel triste état je l'ai trouvé l'automne dernier. Il te dira aussi qu'il ne voulait plus demeurer au Canada... sans toi! Depuis son séjour chez les Hurons où il avait été très malade et fort mal soigné la vie devenait pour lui, une souffrance continuelle. Ici, au moins, pensais-je

en le ramenant, il ne verra plus les sauvages, ces ravisseurs de Charlot!... Allons, allons, partez tous deux maintenant.

(*Voyant s'approcher la bonne hôtesse.*)

Vos amis vous réclament. Que d'aventures à relater, n'est-ce pas?

M. de Courpon s'éloigne. La foule se disperse également à sa suite, commentant de façon joyeuse ce qui venait de se passer. Charlot demeure seul avec Julien et la bonne hôtesse. Une voiture venant à passer, Julien la hèle, et tous trois, radieux, y montent vivement.





XIV

LE DÉPART

L'AUBE du 4 mai se lève enfin! La bonne hôtesse vient elle-même éveiller Charlot et... Julien qui dort à ses pieds. Le matelot n'a pas voulu d'autre lieu de repos pour ses deux dernières nuits. Il faut que Charlot demeure dans son rayon visuel. Il ne croit pas encore à son bonheur.

Charlot saute vite en bas du lit. Le grand jour du départ est donc venu, pour lui et pour Julien! Car, au sujet de l'infirme, M. de Courpon a consenti à tout ce qu'on lui a demandé la veille. Julien suivra Charlot où qu'il aille dorénavant. Qu'il a été agréable et tendre, oui tendre vraiment, le fier capitaine!

Charlot laisse la bonne hôtesse diriger une dernière fois sa toilette. Comme elle, il a le cœur bien gros et ne parle pas. Mais chaque fois que sa protectrice se penche vers lui pour redresser une boucle ou ajuster ses dentelles, il la saisit et l'embrasse très fort.

On quitte la maison. Les serviteurs, attristés, se groupent de chaque côté du large perron de pierre. Les plus vieux pleurent sachant qu'ils ne seront plus là lorsque le jeune maître reviendra... s'il revient jamais! Charlot serre la main de tous. Il remercie avec grâce. L'émotion est à son comble. « Quel môme gentil nous perdons, se lamentent-ils tous, que nous l'aimions déjà! »

« Vite en voiture », supplie la bonne hôtesse. L'on doit se rendre chez les hospitalières entendre la messe avant le départ. De nombreux carrosses stationnent déjà dans la cour de l'hôtel-Dieu. Un jésuite s'entretient gravement à la porte d'entrée avec une religieuse. Surprise en voyant celui-ci enveloppé dans un long manteau de voyage, la bonne hôtesse questionne un des assistants. « Ce jésuite, demande-t-elle, serait-il aussi du voyage? » — Oui, Madame, lui répond-on, c'est le père Vimont, à ce qu'on dit. — Et ce beau carrosse doré, à droite, à qui appartient-il mon brave homme? — A Madame la gouvernante de Dieppe, s'il vous plaît. Elle tient à accompagner jusqu'au navire, la noble dame de la Peltrie, et la mère de l'Incarnation. Une sainte femme celle-là, comme on n'en voit peu, dit-on partout. Ça n'est-il pas beau, Madame, de s'en aller loin pour l'amour de Dieu! — Oui, oui, reprend la bonne hôtesse, dont la voix s'étrangle un peu en pressant la main de Charlot. — On entre.

A la sortie de la messe, la foule envahit la cour de l'hôpital et regarde le défilé. La bonne hôtesse,



La bonne hôtesse, Charlot et Julien sortent les premiers...

Charlot et Julien sortent les premiers, puis des invités, quelques prêtres, le père Vimont, et enfin les religieuses. Madame la gouvernante de Dieppe vient donnant la main à madame de la Peltrie; puis à deux pas en arrière, s'avancent la mère de l'Incarnation, et ses compagnes. A la vue de la mère de l'Incarnation, dont le lumineux visage garde le reflet de son dernier colloque avec Dieu, et semble transfiguré par la beauté du sacrifice, la foule murmure et s'agite. Seul le respect l'empêche de s'exclamer. Pour un peu elle se précipiterait aux pieds de la sainte ursuline et baiserait le bas de sa robe.

Le port est atteint en quelques minutes. Le clair soleil du matin danse sur les courtes vagues de la mer. Un vent frais frappe les voyageurs au visage et rose subitement leur teint pâli par l'émotion. Des chaloupes attendent pour conduire les passagers au navire en rade. Charlot, sentant le dernier moment venu, se jette dans les bras de la bonne hôtesse. Il se presse contre elle, se fait tout petit. Maternellement, les bras de sa protectrice se referment sur lui. Deux fois Julien les avertit qu'il faut se hâter. Ce n'est qu'à la voix douce de Mme de la Peltrie que Charlot se détache enfin de ce suprême embrassement. Julien saisit l'enfant dans ses bras, le descend dans la chaloupe, et, appuyant la petite tête sur son épaule, dit: « Pleure tout ton saoul, petiot, tu seras mieux ensuite ».

Mais le courageux Charlot se ressaisit dès que la chaloupe commence à s'éloigner. Il se lève et sa main

mignonne s'agite vers la rive aussi longtemps qu'il le peut.

Une demi-heure plus tard le navire étend ses voiles, lève l'ancre, et Charlot, entre Julien et Madame de la Peltrie qui l'a pris contre elle en souriant, voit une seconde fois disparaître Dieppe, ce coin de France, où il laisse une partie de sa petite âme affectueuse et reconnaissante.





XV

LA MALADIE DE PERRINE

REVENONS enfin à Québec,... et à Perrine!... Juillet s'annonce d'une chaleur intolérable en cet été de l'an 1639. Les colons, en quête de fraîcheur, s'enfoncent dans la forêt dès qu'un peu de loisir les favorise.

Chez les Repentigny un silence profond enveloppe la large maison de pierre. Les fenêtres sont closes, sauf une croisée entr'ouverte à l'une des pièces qu'habite au rez-de-chaussée, l'aïeule, madame Le Gardeur.

Marie-Madeleine de Repentigny apparaît à la porte d'entrée. Elle regarde au loin avec inquiétude. Ah!... Enfin!... Un gentilhomme s'avance dans le sentier, à gauche de la maison. Il tient un sac dans la main droite, son bras gauche supporte deux flacons.

De son pas léger, très rapide, la jeune fille rejoint le visiteur.

MARIE-MADELEINE DE REPENTIGNY

Je vous salue, M. le docteur. Venez vite. Perrine va plus mal. Elle ne nous reconnaît plus depuis ce midi.

LE DOCTEUR

Bien. Ne vous alarmez pas, ma belle enfant. Cette inconscience était à prévoir. La fièvre de l'enfant est très forte.

MARIE-MADELEINE DE REPENTIGNY

Mon Dieu, mon Dieu, quelle tristesse, M. le docteur! La pauvre petite, depuis deux ans, a déjà assez souffert, il me semble. Car je ne crois pas, malgré tous les soins qu'elle ait mis à nous le cacher, qu'elle ait joué ou ri de bon cœur une seule fois depuis l'enlèvement de Charlot. Toujours, allez, on sent qu'elle pleure son frère.

LE DOCTEUR

Tout juste, Mademoiselle. Sa peine l'a trop obsédée. A la combattre, ses forces se sont épuisées.

(*Entre ses dents.*)

Elle pourrait bien en mourir, que diable!

(*Tous deux franchissent le seuil de la maison, baissant aussitôt la voix.*)

MARIE-MADELEINE DE REPENTIGNY, *se rapprochant.*

Vous dites, Monsieur?

LE DOCTEUR

Rien, rien, mon enfant. J'ai la détestable manie de maugréer tout bas contre mon ennemie, la maladie.

MARIE-MADELEINE DE REPENTIGNY

Bien...

(*Ouvrant une porte à droite du grand corridor.*)

Grand'mère est dans son petit salon, M. le docteur. Elle ne le quitte pas depuis le matin. Vous savez qu'il donne sur la chambre de Perrine.

(*S'effaçant.*)

A tout à l'heure, Monsieur. Je vous reconduirai.

CATHERINE DE CORDÉ, *apercevant le médecin.*

M. le docteur quel soulagement de vous voir revenir! La maladie de notre petite entre dans une phase aiguë, j'en ai peur. Ma belle-fille est à son chevet. Sa vue calme toujours l'enfant.

LE DOCTEUR

Oui, oui, Madame. J'ai constaté cela.

(*Il ouvre son sac, et retire certains objets.*)

On frappe à la porte. Doucement, bien doucement Olivier Le Tardif pénètre dans la pièce.

OLIVIER LE TARDIF, *les yeux anxieux.*

Madame, j'apprends qu'il y a un changement grave dans l'état de Perrine.

(*Voyant le médecin.*)

Qu'en pensez-vous, M. le docteur?

LE DOCTEUR, *sans se retourner et soucieux.*

Rien encore. J'arrive, Monsieur.

CATHERINE DE CORDÉ

Votre femme ne vous a pas accompagné, M. Olivier?

OLIVIER LE TARDIF

Louise se disposait à me suivre. Mon beau-père, M. Couillard, l'a fait mander. Jean Nicolet et Marguerite, sa femme débarquent justement des Trois-Rivières. Vous connaissez l'affection qui unit la plus jeune sœur à son aînée. Ma femme est partie aussitôt.

CATHERINE DE CORDÉ, *émue.*

Cher M. Olivier, je suis profondément touchée de votre sollicitude envers Perrine. Pas un jour vous n'avez manqué votre visite auprès d'elle. Et cela depuis si longtemps!

OLIVIER LE TARDIF, *gravement.*

Rappelez-vous, Madame, combien j'aimais le petit Charlot. Son souvenir me rapproche de sa sœur. Elle est sensible à mes attentions pour la même raison que moi, je crois. Elle revoit son frère en moi, comme je revois Charlot en elle.

CATHERINE DE CORDÉ

Hélas! Mon pauvre Charlot! Quel sort! Je n'y pense jamais sans frissonner.

OLIVIER LE TARDIF, *songeur.*

Si pourtant, Madame, nous nous méprenions sur les événements. S'il était encore vivant et captif! Le mioche était attachant et les sauvages aiment les enfants. Ils les adoptent volontiers.

CATHERINE DE CORDÉ, *hochant la tête.*

Je n'ai pas votre espoir, M. Olivier. Tout est bien fini. Depuis deux ans!...

Elle s'interrompt, l'abbé de Saint-Sauveur entre. Il salue, puis, d'un geste de la main, fait signe qu'on ne bouge pas. Il s'avance dans la chambre de la malade à la suite du médecin. Catherine de Cordé et Olivier Le Tardif demeurent dans l'embrasure de la porte.

Oh! la jolie chambre, fraîche, claire, ensoleillée, que la bonne aïeule avait aménagée pour Perrine! La petite fille avait eu un sourire lorsque la vieille dame l'y avait conduite pour la première fois. Mais le soir, lorsque, la chandelle éteinte, l'enfant n'avait plus craint qu'on ne la vît, elle s'était enfoncée dans ses oreillers en pleurant: « Oh! Charlot, Charlot, avait-elle gémi, pourquoi n'es-tu plus avec moi! »

Le médecin, à mesure que son examen avance, fronce davantage les sourcils. « Hum! hum! » toussote-t-il. L'état comateux de Perrine commence à l'inquiéter. Il se tourne soudain vers l'abbé de Saint-Sauveur: « C'est plus grave que je ne croyais. Demain, j'ai peur que... » Sa mine se renfrogne, sa voix se fait bourrue! « A moins qu'un miracle ne se

produise. Mais ceci vous regarde, n'est-ce pas M. l'abbé? Les médicaments dont je me sers ne peuvent les faire naître ». Il s'éloigne, s'adosse au mur, sans quitter la malade des yeux. L'abbé de Saint-Sauveur rejoint Catherine de Cordé et Olivier Le Tardif. Ces derniers ont vite saisi le sens des paroles du médecin. Ils soupirent.

Mais voilà que la malade s'agite. Le regard du médecin s'éclaire aussitôt. Sa main commande. La potion doit être prise sans retard. Avec quel soin Mme de Repentigny la verse dans une coupe. Debout, près d'une table placée au pied du lit, Marie de Repentigny reçoit en ce moment la lumière ardente du couchant. Ses vêtements blancs semblent transparents. Des rayons d'or se posent sur sa chevelure, sur ses mains, sur sa jupe de brocart. L'exquise douceur de sa physionomie se pare d'un charme irréel.

Perrine se dresse brusquement sur ses oreillers. Ses yeux ont une singulière fixité! Ses mains se tendent dans la direction de Mme de Repentigny.

« Maman! appelle-t-elle, faiblement mais distinctement, Maman!... Enfin! »

Un frémissement secoue les assistants. Ah! que de fois, la petite fille, avec de grands yeux à la fois tristes et ravis, a suivi du regard Mme de Repentigny. Qu'elle lui a dit combien sa ressemblance avec sa mère la touchait, lui rappelait sa douce enfance. Le délire aidant, elle substitue cette fois, une personne à l'autre. Grand Dieu! que va-t-il résulter de

cette illusion!... Le médecin demeure impassible, quoique très attentif.

PERRINE, *nettement.*

Maman, vous ne m'aimez plus!... Que vous êtes loin de moi!

Émue, inquiète de tenter à tort le moindre geste, Mme de Repentigny n'ose remuer. Un signe du médecin, dont elle rencontre le regard, la décide. Elle se glisse près du lit, se penche avec tendresse sur l'enfant.

PERRINE

Maman!... Que je suis heureuse!... Vous êtes belle, Maman!... toujours!

(*Elle caresse la figure de Mme de Repentigny.*)

MADAME DE REPENTIGNY (*Sa voix n'est qu'un murmure.*)

Ma petite chérie!

PERRINE, *saisissant sa main et haletante.*

Mère, vous ne savez pas!... Oh! vous me pardonnerez, dites? Charlot... Charlot... Charlot...
(*Ses yeux se dilatent, d'affreuses visions traversent son regard.*)

MADAME DE REPENTIGNY, *très doucement.*

Ma petite fille a-t-elle besoin de parler? Est-ce que je ne sais pas tout, ne vois pas tout? Il ne faut pas s'effrayer ainsi.

PERRINE

Vous savez, Maman?...
(*Détournant les yeux.*)
Et moi qui vous avais promis...
(*Un gémissement lui échappe.*)

MADAME DE REPENTIGNY (*Sa figure s'illumine, sa voix devient étrangement ferme*).

Mon aimée, courage, tu vas revoir Charlot.

PERRINE, *d'une voix lointaine, monotone.*

Oui, maman. Au ciel. Car je vais mourir, n'est-ce pas? Maman chérie, emmenez-moi vite là-haut, près de vous et de Charlot

MADAME DE REPENTIGNY, *plus fermement encore.*

Non, ma fille, il faut vivre, vivre. Charlot, tu entends,
(*Elle scande ses mots.*)
Charlot n'est pas mort.

PERRINE, *après un silence et posant sa main sur celle de Madame de Repentigny.*

Vous dites, maman bien aimée?

MADAME DE REPENTIGNY, *lentement.*

Je dis que Charlot est vivant, ma Perrine.

PERRINE (*Sa main se crispe*).

Vivant, Charlot?

MADAME DE REPETIGNY

Oui, mon ange.

PERRINE

Je vais le revoir, maman?

(*Elle se soulève, anxieuse.*)

MADAME DE REPENTIGNY

Bientôt.

PERRINE

Oh! le grand bonheur! Revoir mon petit frère chéri!

(*Puis elle se rejette en arrière, ses yeux se ferment, sa tête tourne à droite et à gauche.*)

Je suis lasse... je suis lasse, petite mère!... Je voudrais dormir... longtemps... Ainsi! Vous près de moi!

MADAME DE REPENTIGNY, *baisant la petite au front.*

Dors, mon cœur. Je ne te quitte jamais, ne le sais-tu pas? Dors, mon trésor, mon aimée, dors.

Un sourire d'ineffable contentement, glisse sur la figure de Perrine. Elle s'étire légèrement, puis s'immobilise. Quelques secondes plus tard un souffle régulier soulève sa poitrine.

Le médecin regagne le petit salon de madame Le Gardeur. Il rayonne. Tous le suivent.

LE DOCTEUR, *à Madame de Repentigny.*

Saûvée! Madame, vous avez sauvé cette petite! M'entendez-vous? Les mots qu'il fallait dire, vous les avez trouvés. Oh! les femmes, les femmes, quelles incomparables gardes-malades!

MADAME DE REPENTIGNY, *souriant.*

Les mères, voulez-vous dire, Monsieur le docteur! C'est un peu notre mission, je crois. Mais je suis heureuse que la Providence ait bien voulu se servir de moi.

(*À l'abbé de Saint-Sauveur.*)

N'est-ce pas étrange, M. l'abbé, mais je crois sincèrement ce que je viens de prédire à Perrine. J'ai l'intime conviction que le pauvre petit Charlot est vivant.

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR

Puisse votre pressentiment être vrai, Madame!

CATHERINE DE CORDÉ

Dieu vous entende, ma belle-fille!

LE DOCTEUR

Je vous quitte, car la victoire est gagnée grâce à Madame, je le répète.

(*Il s'incline.*)

A demain, Mesdames, M. l'äbbé. Venez-vous, Olivier?

OLIVIER LE TARDIF

Avec plaisir, docteur. Ah ! quelle consolante nouvelle j'apporte à ma femme !





XVI

LE RETOUR DE CHARLOT

QUELQUES semaines se passent et Perrine est en pleine voie de guérison. Chaque après-midi, on l'installe sur la large galerie, dans une chaise garnie de moëlleux coussins. Le soleil la pénètre doucement de sa chaleur, les oiseaux chantent, l'air est pur et réconfortant. Elle revit. Le front de la petite fille, cependant, se rembrunit souvent. Elle songe à la vision radieuse qu'elle eut le jour où le médecin désespéra de la sauver. Elle sait maintenant que seul le délire avait fait naître cette douce illusion: la présence de sa mère. Ah! que cet incident lui avait été bienfaisant! Un moment, un court moment, n'avait-elle pas cru que Charlot revenait vers elle. Hélas!...

Aujourd'hui, par ce temps clair et parfumé qui clôt juillet, elle rêve encore mélancoliquement à ces choses... Une voix soudain la fait tressauter. C'est Madame Bourdon qui s'approche avec ses deux enfants, Jacques et Geneviève.

MADAME BOURDON

Bonjour, ma mie. Ça va de mieux en mieux?

PERRINE

Oh! oui, Madame. On est si bon pour moi

(Ses yeux s'emplissent de larmes.)

Que ferais-je en retour?

MADAME BOURDON

Mais on t'aime, mon enfant, cela est naturel que l'on t'entoure de soins.

(À la petite Geneviève.)

Mon trésor, ne monte pas ainsi sur les genoux de Perrine. Elle est souffrante. Embrasse-là gentiment.

PERRINE

Voulez-vous voir madame Le Gardeur, amie Jacqueline? Elle coud dans son petit salon.

MADAME BOURDON

Mon enfant, merci. Je suis venue à la rencontre de mon mari. Je l'attendrai en ta compagnie.

(À son bébé.)

Va jouer, ma mignonne, dans l'herbe, ici, près de nous. Jacques, veille un peu sur ta sœurette.

(Se retournant vers Perrine.)

Il y a du nouveau au fort paraît-il. Un messager est arrivé en toute hâte chez nous, priant mon mari d'y descendre. Ah! le voici déjà, en compagnie de M.

Olivier. Regarde-les donc, Perrine! Semblent-ils animés et joyeux!

(*Élevant la voix.*)

Jean, mon ami, je suis ici près de Perrine. Venez, venez.

JEAN BOURDON, *s'avançant rapidement.*

Nous sommes ravis, Jacqueline, de la nouvelle, plus que ravis, n'est-ce pas, Olivier? Si vous saviez quel bonheur nous arrive.

(*Posant sa main sur la tête de Perrine.*)

Petite Perrine, vos joues sont de plus en plus roses, c'est bien, fort bien.

OLIVIER LE TARDIF, *à Perrine qui se presse contre lui.*

Bonjour, ma petite. Le soleil est bon aujourd'hui. Il faut tout le recevoir.

(*Il avance un peu la chaise que l'ombre commençait à gagner.*)

MADAME BOURDON, *les yeux intéressés.*

Qu'y a-t-il donc, Jean? Allons, dites, ne me faites pas ainsi languir.

JEAN BOURDON, *riant.*

Je ne vous savais pas si curieuse!... Ah! voici Mme Le Gardeur. Elle arrive juste à temps pour recevoir la communication. Mes hommages, Madame. Regardez ma femme, elle m'en veut de prolonger son supplice... même par considération pour vous.

CATHERINE DE CORDÉ

Abrégez-le, cher monsieur de Saint-Jean. De plus notre petite convalescente ne doit voir que des spectacles agréables. Pas de supplice, de grâce, Monsieur.

JEAN BOURDON

Eh bien! voici l'intéressante communication que je viens de recevoir de la bouche du gouverneur lui-même. Demain, Mesdames, verra l'une des plus belles fêtes que la Nouvelle-France ait jamais connue. Nous acclamerons les premières religieuses venues en ces contrées. Elles seront accompagnées d'une grande dame normande: Madame de la Peltrie, m'a-t-on dit. M. de Montmagny, a donné des ordres pour que la réception soit digne de cet événement. Vous serez éveillées demain par le bruit du canon, des cloches, que sais-je encore!...

MADAME BOURDON

Comment, réveillées! La plaisante ironie, Jean! Mais nous serons toutes là, près de vous. Qu'en dites-vous, Mme Le Gardeur?

CATHERINE DE CORDÉ

Certainement. Ma belle-fille et mes petites-filles vous accompagneront. Moi,

(*Elle tapote avec affection la joue de Perrine.*)

je me réjouirai de loin avec notre petite malade.

OLIVIER LE TARDIF, *vivement.*

Si je l'entraînais à la fête, dans mes bras?

JEAN BOURDON, *s'amusant.*

M. de Montmagny ne goûtera guère votre rôle d'infirmier, Olivier. Il lui préférera le soldat, allez.

CATHERINE DE CORDÉ

Perrine et moi vous remercions de votre pensée délicate M. Olivier.

Perrine a saisi la main d'Olivier Le Tardif. Elle la garde serrée dans la sienne.

Bientôt les uns et les autres se dispersent. Les figures sont rayonnantes de la joie qu'ils anticipent pour le lendemain.

Dès sept heures, le matin du 1er août 1639, Québec n'est qu'une rumeur. Le clairon se fait entendre, les cloches sonnent à la volée de quart en quart d'heure, le canon tonne. Autour de la maison des Repentigny, c'est un va et vient incessant, un bruit de voix joyeuses. On signale bientôt une barque de pêche qui s'avance lentement, voiles déployées. Ce sont les voyageurs et les voyageuses attendus. « Une chaloupe tapissée et munie de rafraîchissements est envoyée par M. le gouverneur ; elle prendra les révérends pères jésuites et les religieuses. Tous débarqueront ainsi à Québec avec plus d'honneur ».

A huit heures, le canon du fort et les clairons militaires annoncent que l'on met pied à terre. Les

cloches se remettent en branle. Des cris, et de nombreuses acclamations retentissent. Toute la population, le gouverneur en tête, se presse sur la rive.

Que fait Perrine? Assise près de Mme Le Gardeur, elle soupire. Ses yeux se voilent. Cette joie bruyante lui fait mal. A la moindre émotion qui fait battre plus vite son cœur, elle songe à Charlot. Ah! si son chéri revenait ainsi, un jour, au son des cloches, au milieu de la joie générale!... Catherine de Cordé, l'aïeule compatissante, devine la pensée de la petite fille. Elle prend sa main dans la sienne.

CATHERINE DE CORDÉ

Ne t'attriste pas ainsi, mignonne. Songe quel bienfait sera pour nous la présence des religieuses. Elles sauront mieux que nous adoucir ta peine.

PERRINE

Pardonnez-moi, Madame. Quelle ingrate je deviens!

L'abbé de Saint-Sauveur apparaît tout à coup devant elles, la figure toute tendue d'émotion et de surprise. Il regarde intensément Perrine, puis attire à l'écart Mme Le Gardeur! Une exclamation de stupeur sort de la bouche de la vieille dame aux premières paroles du prêtre. Elle s'appuie au mur de la maison, défaillante. Puis se ressaisissant, elle s'approche de Perrine. Ses yeux étincellent, sa bouche frémit. « Ma petite, ma petite » commence-t-elle... L'abbé de Saint-Sauveur arrive tout de suite

à la rescousse. « Doucement, Madame, doucement, je vous prie ». Perrine se lève. Elle s'alarme.

PERRINE

Qu'y a-t-il donc, Madame Le Gardeur? Pourquoi tremblez-vous ainsi?... M. L'abbé?...

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR

Un grand événement se produit, ma petite enfant! Tu ne peux te douter de notre bonheur à tous. Ah! Perrine, ma mignonne Perrine, fais une provision de forces.

PERRINE

Un grand événement!

(*Surprise.*)

Mais, je le sais, M. l'abbé. Ces bonnes religieuses demeureront parmi nous.

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR (*Sa voix éclate joyeusement.*)

Oh! petite, c'est mieux que cela, va, bien mieux. La Providence, tu m'entends, la Providence, exauce tes prières, le grand, l'unique désir de ton cœur.

PERRINE, *de plus en plus surprise.*

La Providence!... Le désir de mon cœur!

(*Hochant la tête.*)

Je n'en ai qu'un désir, vous le savez, M. l'abbé... Ah!

(Se redressant, haletante, à la vue des figures qui la regardent avec une étrange et joyeuse fixité.)

Est-ce que, M. l'abbé, Madame Le Gardeur,... à vous voir si heureux... est-ce que je pourrais croire que...

CATHERINE DE CORDÉ, *l'attirant.*

Oui, Perrine, ma chère petite Perrine, tu peux le croire, viens près de moi, sur mon cœur, puis tourne la tête, à droite...

Des cris, des rires, des exclamations couvrent sa voix. Dans le sentier à droite de la maison une petite troupe s'avance. Un enfant de neuf ans, mince, élégant, vêtu de velours, des boucles brunes encadrant sa jolie figure, s'en détache, court à la petite fille et à Mme Le Gardeur, les bras tendus, tout rayonnant de bonheur : « Perrine, ma Perrine, Mme de Cordé... »

Perrine ne peut bouger. La tête appuyée sur l'épaule de Mme Le Gardeur elle croit rêver. Non! ce n'est pas possible! Ce petit homme, vêtu comme un prince, ce serait son frère chéri!...

Charlot a vite rejoint sa sœur. Il passe ses bras autour de son cou, il colle sa bouche à la sienne : « Chérie, chérie, dit-il, tu ne reconnais donc pas Charlot! » Il pousse un cri soudain, il sent se refroidir les mains et le visage de sa sœur.

On s'empresse. Olivier Le Tardif saisit la petite fille dans ses bras. On se dirige vers la maison.



Elle saisit Charlot farouchement, l'embrasse...

Mais... Perrine ouvre les yeux et, doucement glisse des bras d'Olivier Le Tardif. Elle saisit Charlot farouchement, elle l'embrasse, caresse ses cheveux, rit... pleure!... « Ah... » (elle tressaille)... « qui donc a pris sa main et la baise discrètement? Perrine se retourne et aperçoit, agenouillé à ses pieds, le bon Julien qui balbutie : « Mademoiselle Perrine, pardon, pardon. Mais je ne pouvais revenir sans Charlot. Vous le savez bien! » Perrine se jette dans ses bras.

CATHERINE DE CORDÉ, *menaçant du doigt la petite fille.*

Perrine, Perrine, que va dire notre bon docteur? C'est trop de larmes et d'émotion. Et puis, c'est l'heure de te reposer. Charlot va te suivre dans ta chambre, tu essaieras de dormir durant une heure au moins.

CHARLOT

Oui, viens ma belle Perrine, qui as été très malade, je le sais, mais qui ne le seras plus maintenant que je suis près d'elle.

PERRINE

Chère madame Le Gardeur, je ne saurais dormir! Mon cœur est rempli de bonheur. Il m'étouffe. Et puis, je veux savoir!... Tout!...

OLIVIER LE TARDIF, *la prenant dans ses bras et l'enlevant, malgré ses protestations.*

Allons, allons ma petite amie, il faut obéir. Nous demeurerons tous près de toi. Une heure de repos, là, Mademoiselle, sinon de sommeil.

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR

Et nous entendrons ce soir, seulement, le captivant récit de Charlot. Je tiens à être présent et suis obligé de vous quitter, ayant accepté de dîner chez le gouverneur en compagnie des saintes religieuses et de Madame de la Peltrie. Remercions Dieu du fond du cœur, en attendant, des grands bonheurs qui arrivent aujourd'hui, dans le cher pays de la Nouvelle-France.

— FIN —



N. B. — *Ce volume a une suite, intitulée:*
CHARLOT À LA MISSION DES MARTYRS.

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE CANADIENNE

Collection "Mignonne"

GAUVREAU, (MARGUERITE).
- Fable champêtre, 32 pages — $0.15
- Le Clou volé, 32 pages — 0.15
- Legende du chagrin, 32 pages — 0.15
- Le loup-garou de Jean-Luc, 32 pages — 0.15

LAGACE, (CECILE).
- Jacques Vérité, 32 pages — 0.15
- La farine du diable, 32 pages — 0.15
- Le nuage perdu, 32 pages — 0.15
- Petite étoile, 32 pages — 0.15
- Le Mousse du Stella-Maris, 32 pages — 0.15

DESPAROIS, (LUCILLE).
- Pompon et Griffon, 32 pages — 0.15

Collection "Jolis Albums"

DESPAROIS, (LUCILLE).
- Le fils du pilote, 24 pages — 0.20
- Legendes merveilleuses, 24 pages — 0.20
- Histoires enchantées, 24 pages — 0.20
- Tante Lucille raconte, 24 pages — 0.20
- Contes d'enfants, 24 pages — 0.20
- Légende du sucre d'érable, 24 pages — 0.20

LAGACE, (CECILE).
- Le petit berger du champ qui n'est à personne, 24 pages — 0 20
- La famille hiver, 24 pages — 0.20

GAUVREAU, (MARGUERITE).
- Dernière tournée du Père Noël, 24 pages — 0.20

Collection "ABC du Jeune Naturaliste canadien"

BERNARD, (HARRY).
- Petit Chasseur, 64 pages — 0.40
- Petit Pêcheur, 64 pages — 0.40
- Petit Oiseleur, 64 pages — 0.40
- Petit Fermier, 64 pages — 0.40

Collection du Terroir

DULAC, (FRANÇOISE).
- La Maria, 64 pages — 0.40
- Ma cousine Alice, 64 pages — 0.40
- Le Jeu, 64 pages — 0.40

Collection "Saint-Maurice"

ST-MAURICE
- L'amiral du brouillard, 96 pages — 0.50
- Le fantôme de la roche, 96 pages — 0.50
- Le feu des Roussi, 96 pages — 0.50
- A la veillée, 96 pages — 0.50
- Belle aux cheveux d'or, 96 pages — 0.50
- Mexico, 96 pages — 0 50

LAGACE, (CECILE).
- Les deux soeurs, 96 pages — 0.50
- L'entêté, 96 pages — 0.50

Albums à coloriage

- Il était un petit navire, 24 pages — 0.50
- Marianne s'en va-t-au moulin, 24 pages — 0.50

Collection "Rouleau"

ROULEAU
- L'art de chasser les feux follets, 96 pages — 0.60
- Le Cap aux diables, 96 pages — 0.60

BERNARD, (HARRY).
- Juana mon aimée, 212 pages — 0.75

DESPAROIS, (LUCILLE).
- Histoires enchantées. (4 vol. rel.) 96 pages — 0.75
- Tante Lucille raconte, (4 vol. rel.) 96 pages — 0.75

LAMARCHE, (Père M.-A.).
- Nouvelles ébauches critiques, 162 pages — 0.75

Collection "Juvénile"

GROULX, (Abbé L.).
- Les Rapaillages, 144 pages — 0.85

D'AUTEUIL, (M. L.).
- Mémoires d'une souris canadienne. 144 pages — 0.85
- Le serment de Jacques, 144 pages — 0.85

MAXIME.
- Jean La Tourte, 144 pages — 0.85
- Le Pêcheur d'Eperlan, 144 pages — 0.85
- La Huronne, 144 pages — 0.85

DESPAROIS, (LUCILLE).
- Sept nouveaux contes, 144 pages — 0.85

DESMARINS, (PAUL).
- Josette, la petite Acadienne, 144 pages — 0.85
- Traqués sans merci, 144 pages — 0.85

OLIVIER
- L'Orpheline du rang St-Jean, 144 pages — 0.85

MELANÇON, (CLAUDE).
- Par terre et par eau, 144 pages — 0.85

LEGRIS, (ISABELLE).
- Le médaillon secret, 144 pages — 0.85

Collection "Romans historiques

DAVELUY, (M. C.).
- Une révolte au pays des fées, 160 pages — 0.90
- Sur les ailes de l'oiseau bleu, 192 p. — 0.90
- Les aventures de Perrine et Charlot, 192 pages — 0.90
- La captivité de Charlot, 160 pages — 0.90
- Charlot à la mission des martyrs, 160 pages — 0.90
- L'idylle de Charlot, 192 pages — 0.90
- Perrine et Charlot à Ville-Marie, 192 pages — 0.90
- Le coeur de Perrine, 212 pages — 1.10
- Le Richelieu héroïque, 248 pages — 1.10
- Michel et Josephte dans la tourmente, 228 pages — 1.10
- Le mariage de Josephte Précourt, 210 pages — 1.10
- Le filleul du roi Grolo, 216 pages — 1.10

GROULX, (Abbé L.)
- Notre maître le passé, 2e série, 205 pages — 1.25

BRUCHESI, (JEAN).
- L'Epopée Canadienne (Histoire du Canada pour la jeunesse), 208 pages — 1.35

POTVIN, (D.)
- Restons chez nous, 160 pages — 1.35

GROULX, (Abbé L.).
- Au Cap Blomidon, 160 pages — 1.3

MAILLET, (Adrienne).
- Amour tenace, 200 pages — 1
- Michelle Robal, 228 pages — 1
- L'Ombre sur le bonheur, 257 pages — 1
- Coeur d'or. Coeur de chair, 270 pages — 1
- L'absent, 260 pages — 1

DELANGLEZ, (Père J.)
- Louis Joliet, 448 pages — 2

N. B. — Pour frais de poste et emballage, ajoutez 10% aux prix marqués

GRANGER FRÈRES LIMITÉE

54 ouest, rue Notre-Dame, Montréal

Imprimé au Canada

Printed in C


a39003 004823422b